

Université de Mont Saint Aignan - Rouen
U.F.R. de Philosophie

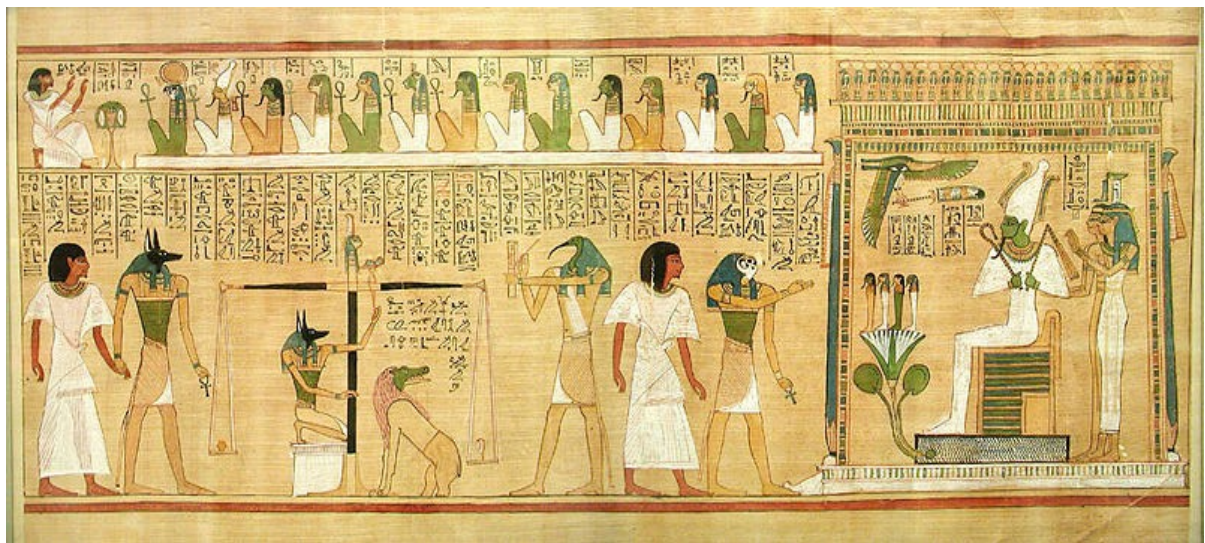
Mémoire de master
Discipline : philosophie

Titre

La pensée de la mort et son phénomène, dans les conditions de l'existence humaine, selon la perspective nihiliste

Sous-titre :

**L'évolution du nihilisme dans la pensée allemande du 19^{ème} siècle
Du vouloir vivre à la volonté de puissance**



Présenté et soutenu par :
Paul Compère

Directrice de mémoire :
Professeure Natalie Depraz
Docteur ès lettres en philosophie

Années universitaires 2012/2014

¹ « Le jugement du mort par Osiris », Extrait du « Livre des Morts » : le papyrus du scribe Hunefer, XIX^{ème} dynastie - Vers 1370 av JC - British Museum.

« -Terru, quelle est donc la chose la plus précieuse en ce monde ?

-Tu connais la réponse mieux que personne, c'est la vie.

-Pourquoi faudrait-il respecter la vie, puisque de toute façon nous sommes sûrs de mourir un jour ou l'autre ? A quoi bon perdre son temps à se battre pour vivre, puisque tôt ou tard, nous sommes tous condamnés à disparaître ?

-Arren, si la vie est précieuse, c'est précisément parce que nous ne sommes pas éternels. Finalement ce n'est pas que tu n'as pas peur de la mort, c'est l'idée de vivre qui t'es insupportable. Tu désires la vie éternelle tout en prétendant que rien n'a d'importance ; alors pourquoi ? Pourquoi vivre éternellement si tu as si peur de la vie ?

-Terru...

-On a tort de croire que la vie nous appartient. Moi, c'est Ténar qui m'a donné la vie ; c'est bien pour ça que je dois vivre. J'ai la responsabilité de transmettre la vie à d'autres. [...] Perpétuer la vie nous ouvre les portes de l'éternité. » ²

² « *Les contes de Terremar* » (ゲド戦記, Gedo Senki), de Gorō Miyazaki, studio Ghibli, le 29 juillet 2006.

Table des matières

| | |
|--|------|
| -Illustration..... | p.1 |
| -Citation d'ouverture..... | p.2 |
| -Présentation..... | p.6 |
| -Avant-propos..... | p.8 |
| -Introduction..... | p.17 |
| | |
| I Reprise de l'antinomie ontologique classique homme/animal dans le cadre d'une conscience de la mort..... | p.17 |
| | |
| A) Une intuition philosophique..... | p.17 |
| B) Une tendance erronée à valoriser la différence..... | p.21 |
| C) Confrontation avec la science..... | p.24 |
| D) Vivre et souffrir..... | p.32 |

| | |
|--|------|
| II La mort dans ses grandes représentations et interprétation de ses connotations... | p.44 |
| A) Analyse et commentaire du choix d'illustration..... | p.44 |
| B) La conception de la mort dans l'Egypte Antique..... | p.50 |
| C) De la mythologie à la religion..... | p.58 |
| III Mort et nihilisme..... | p.67 |
| -Appendice sur la détérioration du corps..... | p.75 |
| -Bibliographie et références..... | p.76 |

Présentation

Le présent ouvrage se donne pour objectif de mener une réflexion sur les deux grandes figures philosophiques allemandes du 19^{ème} siècle, à savoir Arthur Schopenhauer et Friedrich Nietzsche³, et à poser la question de leur filiation. C'est-à-dire, que doit-on reconnaître de la philosophie de Schopenhauer dans le cadre qui nous intéresse ; celui d'une pensée de la mort ? Que doit Nietzsche à Schopenhauer, et surtout, sur quels points prétend-t-il le corriger, voire le surpasser ? Jusqu'où va la crédibilité et la profondeur d'un génie philosophique au bord de la folie, à l'aulne de sa pensée la plus à même de maturité ?

Leur philosophie a ceci en commun qu'ils sont les précurseurs du nihilisme occidental. Bien que fortement dénigré, à tort, depuis l'épisode historique de l'Allemagne nazie, où l'élite intellectuelle bourgeoise l'a strictement politisé à des fins douteuses, qui n'avaient plus rien de philosophiques, nous tenterons de remonter aux racines du nihilisme, qui nous vient sans aucun doute d'Europe de l'Est, où les génies de la pensée dévoilaient les arcanes d'un nihilisme en puissance au travers d'un autre médium ; celui de la littérature. Le rapport engagé avec la mort dans ce courant est certain et particulier. Pourtant, si l'on remonte assez loin, on ne pourra s'empêcher de remarquer la proximité entre le développement de cette pensée occidentale et ce que nous appelons l'ontologie du rien qui est à l'œuvre dans le taoïsme, l'une des branches de la sagesse orientale. D'ailleurs, nous ne manquerons pas de reconnecter la philosophie de Schopenhauer à celle présente dans les œuvres indiennes des « *Upanishads* » et des « *Védas* »⁴, d'une étrange familiarité qu'il évoque lui-même dans sa préface de la première publication de son œuvre « *Le monde comme volonté et comme représentation* »⁵. Cependant, la grande différence entre ces pensées, outre leur époque, c'est l'athéisme absolu du nihilisme ; encore tendancieuse chez Schopenhauer, mais affirmée chez Nietzsche.

³ **Schopenhauer** : 22 février 1788 (Dantzig) – 21 septembre 1860 (Francfort-sur-le-Main).

Nietzsche : 15 octobre 1844 (Röcken) – 25 août 1900 (Weimar).

⁴ « *Upaniṣad* » (उपनिषद्) : La Mukti-kā dénombre 108 *Upaniṣad* dont dix *Upaniṣad* majeures (*Mukhya Upaniṣad*) associées au Veda. Les Upanishads majeures ont été composées entre 800 et 500 avant notre ère. « *Veda* » (वेद) : Les premiers textes sont composés au XV^{ème} siècle avant notre ère. L'unité *Veda* est composé d'un tryptique : le *Rig-Veda*, le *Sama-Veda* et le *Yajur-Veda*.

⁵ « *Die Welt als Wille und Vorstellung* », publiée pour la première fois chez Brockhaus à Leipzig en 1819.

Si Nietzsche ne renvoie pas aussi directement à la mort que le fait Schopenhauer, il le fait par la maladie et la souffrance ; et la souffrance n'est-elle pas justement l'effet d'une mort en puissance ? Alors que Schopenhauer semblait être tombé dans une impasse quant à l'absurdité de l'existence, dont il dénonce la possibilité paradoxale de sa perpétuation par le fait d'une ruse de la Nature qu'il nomme « le vouloir vivre », il privilégie finalement le fait de fuir l'existence, c'est-à-dire de dire « non » à la vie, comme une sorte de supériorité philosophique de l'homme sur la Nature qui se traduirait dans un rapport négatif. C'est justement ce refus de la vie que lui reproche Nietzsche, alors même qu'il voit en lui son éducateur, celui qui a su ramener la philosophie sur ses points essentiels. C'est alors dans ce qu'il nomme « la volonté de puissance » que Nietzsche propose une solution au problème de l'absurdité des conditions de l'existence humaine. C'est-à-dire, comment peut-on continuer à vivre sereinement en tant qu'homme, tout en donnant nous-même du sens à une vie qui n'en a pas par essence ?

L'idée de ce mémoire est d'identifier, dans le panel de leur œuvre respective, l'énonciation la plus forte et la plus précise de chacune de leur grande thèse citées ci-dessus ; de les comprendre, de les confronter, de les réactualiser au travers d'un nihilisme novateur qui renoue des liens avec sa sœur orientale ; et surtout, de les situer par rapport à une pensée de la mort, propre à la conscience humaine, qui en est finalement l'origine et le fond essentiel. Afin de préparer le terrain et dans le but de rendre le traitement de ce sujet complexe le plus clair et concis possible, nous nous attèlerons à une longue introduction, qui traitera de la particularité de l'être humain par rapport à l'animal en raison d'une conscience de la mort, et de l'avènement de l'athéisme moderne, tout en passant par l'impact anthropologique de l'une des plus ancienne et des plus impressionnante représentation de la Mort.

Avant-propos

La mort. Il est intéressant de voir qu'il s'agit là d'un phénomène qui se laisse appréhender par bien des disciplines (sociologie, biologie, médecine, psychologie, théologie)⁶, appartenant aussi bien au domaine des sciences exactes qu'au domaine des sciences humaines. La mort est un sujet que l'on peut, de fait, retrouver en de nombreux domaines. Cependant, l'appréhender de manière philosophique n'est pas quelque chose qui va de soi. C'est souvent, d'ailleurs, le domaine auquel on pense en dernière instance ; si toutefois on y pense, car la philosophie constitue à mon sens un devoir de penser voué à combler le manque à penser de l'opinion et des préjugés des foules. Que peut donc nous apprendre la philosophie que nous ne savions déjà ?

Il n'est pas si étonnant de retrouver le phénomène de la mort de manière si épars, car elle est partout ; si toutefois on peut dire « elle », et là déjà mon langage trahit l'héritage de sa personnification. Tout ce qui vit meurt, c'est une loi universelle à laquelle rien n'a jamais failli et qui existe depuis la nuit des temps. Mais si la mort est un phénomène qui nous est aussi familier que le jour qui se lève, et dont le concept nous apparaît très tôt dans la maturation comme une évidence, à savoir qu'elle est inévitable et irréversible, la façon de vivre avec sa propre mort, comme un « à-venir » interdit de tout avenir, l'est beaucoup moins.

Le désir morbide, la pulsion de mort, le suicide, le crime passionnel, l'exécution, les marches funèbres, le deuil, le chagrin d'amour. Autant de façon pour désigner une seule et même chose qui hante depuis toujours l'esprit humain et qui se cache derrière nombre de ses actions et nombre de ses pensées ; la conscience de la mort. Plus précisément, celle de sa propre mort, puisque c'est à ça que nous renvoie toute image de la mort, et c'est aussi ce qu'il y a d'effroyable. Cette « conscience » n'est pas toujours consciente, comme c'est le cas avec ce que la psychologie nomme la pulsion de mort. Pourtant elle est constamment présente en nous ; et cette conscience paradoxale et mystérieuse à la fois, notamment effective à moindre degré lors de la souffrance, qu'elle soit physique ou morale, est la plupart du temps latente ; alors que, si la philosophie est née en se posant des questions existentielles telles que le sens

⁶ « *La mort* », Vladimir Jankélévitch, « *Le mystère de la mort et le phénomène de la mort* », p.5-6, aux éditions Flammarion, collection *Champs essais*, 1977.

de la vie, ne devrait-elle pas envisager la mort en prime abord ; et surtout, un travail philosophique de la pensée de la mort, ne serait-ce pas là un moyen pour la discipline de se réintégrer sur le terrain de la vie pratique, qu'elle a plus ou moins quitté depuis les grands penseurs de l'Antiquité ? Du moins en ce qui concerne la philosophie occidentale. En effet, il y a fort à parier que le fait de développer un travail de la souffrance par la pensée rationnelle, sachant que toute souffrance n'est qu'annonciatrice d'une mort inévitable et imminente, aura un impact sur la vie de chacun ; que ce soit sur la façon de se projeter dans l'avenir, ou encore sur la façon de gérer les rapports humains.

En d'autres termes, l'un des objectifs de ces recherches est de montrer en quoi ce travail de la pensée de la mort, outre ses intérêts directs sur les angoisses permanentes d'une existence humaine, constitue un bon point d'entrée à toutes les autres branches de la philosophie.

La pensée de la mort consiste à surpasser la faiblesse de l'esprit humain, à savoir qu'il est conditionné pour penser que tout a un début et une fin, que toute conséquence a une cause, et que tout a un sens. On voudrait voir du sens partout. Là est toute la difficulté avec une philosophie de la mort, car il faut d'abord faire le deuil de sa propre vie pour rester rationnel, et ensuite il faut parvenir à concevoir que la vie, sous toute ses formes, n'est que le fruit du hasard, qu'elle n'est issue d'aucune volonté, divine ou autre, et que donc elle n'a aucun sens. Elle ne se réduit qu'à un cycle éternel : les cellules se renouvellent en vieillissant jusqu'à la mort, la matière naît avec l'implosion d'une supernova et se néantise dans un trou noir. Chaque planète dispose d'un noyau qui tourne en fonction de l'énergie dont il dispose, et quand le noyau s'arrête de tourner, comme un cœur qui a cessé de battre, la planète meurt. Il en va de même pour le Soleil, et donc pour les galaxies, dont on a constaté qu'elles aussi étaient en rotation les unes par rapport aux autres. Tout est en constant mouvement, tout n'est que vie et mort. La mort n'est pas un drame en soi ; si drame il y a, c'est peut-être d'en avoir conscience, contrairement aux animaux. Mais l'être humain n'est-il pas l'être voué au perfectionnement, l'être de la liberté absolue ? Car si tel est le cas, alors il doit être capable de surmonter une pensée qui lui semble relever de l'absurdité, parce que ce qui est naturelle ; mourir ; s'oppose pourtant à une autre chose naturelle ; l'instinct de survie. L'erreur est de chercher en cet instinct de survie une espèce de volonté d'éternité. En tant que forme de vie, nous sommes éternels. L'univers est infini ; car sinon il faudrait concevoir encore autre chose de plus grand qui engloberait l'univers, car toute limite est limite de quelque chose ; et il y aura toujours de la matière et de la vie quelque part. En revanche, en tant que forme humaine, nous sommes bel et bien mortels. La question est : que pouvons-nous faire de mieux de cette

si misérable existence dans les conditions auxquelles elle répond nécessairement ? Certes il n'y aura pas de jugement, ni de valeur qui préexisteraient déjà en la nature. C'est à nous de les construire, et ce n'est qu'à la lumière de ces conditions de l'existence humaine que nous pourrons faire quelque chose qui rende légitime la mémoire génétique de notre espèce, et qui nous permettra de nous sentir digne de vivre et de mourir. Car dans cette triste et brève existence, la dignité est peut-être la seule chose qui puisse nous consoler. Bien sûr nous pourrions ne rien en faire, et faire de ce monde un enfer ; d'ailleurs n'est-ce pas en partie le cas ? Nos actes n'auront jamais de conséquence au-delà de la mort, pour la simple et bonne raison que la mort est la néantisation de notre vie. La vie n'a pas de sens ; c'est à nous de décider de lui en donner ou non, à nous de défier le passé animal, d'où nous sommes issus voici des millions d'années, pour affirmer le potentiel d'humanité qui sommeille en nous. Certains diront : « à quoi bon ? » ou encore : « puisque rien n'est vrai, tout est permis ! » Mais ce serait amoindrir la réalité de notre essence. Au contraire, puisque nous sommes de toute façon condamnés, pourquoi ne pas se comporter le plus dignement possible jusqu'à la fin, et même jusqu'au seuil de notre propre mort ? N'est-il pas préférable d'affronter courageusement notre sort ? C'est pourquoi certains hommes sont capables de sacrifice. Et c'est cette possibilité-là de valeur, de création totalement humaine, qui font que la vie est précieuse. La vie n'est précieuse que dans les yeux des hommes ; car en voyant la mort, ils la voient dans sa totalité. Puisque nous avons la possibilité de bâtir notre monde, de décider de nos valeurs, n'est-ce pas là comme un devoir, peut-être insufflé par la Nature, mais qui nous pousse à la dépasser, comme si c'était le seul moyen de vivre avec cette conscience de néantisation imminente, qui rend obsolète tous les souvenirs et toutes les possessions d'une vie entière ? Dans le cas contraire que nous reste-t-il ? L'autodestruction, le suicide, le refus de la vie. Schopenhauer nous disait qu'il fallait voir la vie comme une leçon qui nous a été infligée. Certes la vie sera bien ingrate envers nous, notamment dans les phases de vieillissement qui se révèlent être atroces, à tel point qu'elle nous expose à un dilemme : on voudrait vivre le plus longtemps possible, mais en même temps, on ne voudrait pas vivre les phases de régression les plus sévères imposées par le vieillissement, telles que la perte de l'indépendance aux dépens de ses proches ou encore la perte de la mémoire, c'est-à-dire de son identité ; on préférerait une mort prématurée et rapide. La vie n'a déjà pas de sens, alors à quoi bon continuer à être si ce n'est plus pour être nous-même ? Plutôt mourir. Faible consolation, tant qu'il vit, l'homme est libre de mourir à sa façon. Le sacrifice est donc une forme de dignité.

A travers une réflexion philosophique de la mort, mon but est de montrer que toute la société moderne s'est battit sur un refoulement de cette pensée, comme si l'homme pouvait être éternel, et toujours remettre au lendemain. C'est cette façon de vivre qui est véritablement absurde, car le peu de choses essentielles que la vie pourrait nous offrir, ou plutôt que nous pourrions nous offrir en la vie, nous échappe ; et lorsque la mort frappe à notre porte, c'est toujours un drame ; alors que ça ne devrait pas l'être. Si la nature nous a donné la possibilité d'une autonomie qui lui échappe, c'est en faire mauvais usage que de se poser en opposition à elle. Il faut souffrir pour acquérir quelque chose de valorisant. Nous sommes faits de la même substance pourrissante que tout le reste. Ce n'est pas parce que la réalité est douloureuse qu'il faut la fuir. En revanche, l'affronter est certes une défaite assurée, et pourtant, c'est ce qu'il faudrait faire, car, n'est-ce pas en se mesurant à plus fort que soi que l'on devient meilleur ? Même si la mort est la référence totalisante de tout mon propos, nous parlerons des souffrances imposées par la vie, du travail qu'il peut en être fait grâce à la raison dont nous sommes dotés, et de la nature des fruits de ce travail en terme de perfectionnement de l'être que nous sommes. Peut-être que cette recherche de la perfection, de manière générale et non du point de vue de l'individu, n'aboutira jamais à rien. Mais peut-être aussi qu'elle permettra l'éternité d'une forme de vie particulière ; celle de l'humanité. Ce ne sera jamais l'homme en particulier qui vivra toujours, mais grâce à la mémoire génétique, la recherche de perfectionnement particulière permet à la descendance de se situer à un degré supérieur. Si nous avions été d'accord pour rester à l'état de nature, l'homme n'aurait jamais marché un jour sur la lune. Puisque le Soleil a une durée de vie, l'existence humaine est naturellement menacée. Elle pourrait aussi bien s'éteindre, tout comme elle pourrait apprendre à survivre dans l'espace, à la recherche d'une nouvelle planète. Mais pour ça, il est important de ne délaissier ni la philosophie ni les sciences. Il m'importe peu en réalité de m'assurer une telle continuité, puisque je ne serai pas là pour le vivre. Chacun peut se faire la même réflexion. Mais d'un autre côté, si nous ne faisons que vivre et mourir en faisant fi de notre liberté et du devoir de dignité qui en incombe, nous ne faisons que nous rabaisser au rang animal dont nous sommes issus. Ma thèse est de dire que si la nature humaine est capable de se montrer si mauvaise – contrairement à la neutralité de l'animal – c'est parce qu'elle refuse encore de faire face à la réalité de sa propre mort, à l'accepter. En revanche, sans vouloir épancher mon pessimisme, rien ne permet d'affirmer qu'elle changera et deviendra strictement bonne un jour. Tant que la vie humaine est considérée comme un enfer, on continuera de bâtir un monde horrible, et d'effectivement faire nous-mêmes de nos vies un enfer. Sachons mourir à la vie.

Si je devais choisir un point de départ pour faire une phénoménologie de la mort, je choiserais la différence ontologique que la tradition classique a établit entre l'homme et l'animal. L'animal dispose simplement d'un instinct de survie ; il vit l'instant présent, sans se projeter dans l'avenir. L'être humain quant à lui, dispose de la conscience en lieu et place des instincts qu'il a perdu ; en accord avec la théorie du biologiste Charles Darwin, selon laquelle l'homme descend du singe⁷. Mais cette conscience, elle peut aussi bien magnifier l'existence humaine que la maudire, car l'homme a aussi conscience de sa propre mort, et de fait, il est le seul en la nature, ce qui en fait une curiosité. Comment se fait-il que la Nature ait permis qu'un de ses êtres puisse avoir connaissance de cet espèce d'interdit ? La tristesse des êtres humains face à la mort de leurs proches, la volonté de vivre éternellement et la contingence du devenir hasardeux d'une existence particulière, sont autant de choses qui font de cette conscience un interdit, en ce que, et ce depuis des lustres, ils rendent absurde l'existence même de l'être humain, qui se nierait elle-même dans sa paradoxale relation à ce qui constituera l'absence définitive de toute relation.

Ce drame de l'existence, certains l'attribueront à une sorte de volonté divine. Cependant, dans le souci d'honorer la véritable vocation du « philosophe » telle que Emmanuel Kant l'a brillamment énoncé à la sortie du siècle des lumières⁸, l'époque moderne réclame une réflexion dénuée de toute référence à la théologie. C'est pourquoi j'ai choisi de placer mon analyse sous la coupe du nihilisme, courant reconnu pour son athéisme invétéré, et qui est sans doute le plus à même d'appréhender la réalité du phénomène de la mort sans détour. Je reviendrai sur ce choix de courant philosophique dans l'introduction, pour davantage justifier sa pertinence dans le traitement de mon sujet, et, loin d'en faire une doctrine, je voudrais notamment revenir sur ce qui a fait son impopularité. Ce choix, c'est aussi une façon pour moi de ré-attribuer sa légitimité à un des derniers grands courants de la philosophie qui, bien que sous ses apparences d'hydre philosophique, et donc de vilain petit canard de la discipline, constitue bien autre chose qu'une sophistique moderne.

L'arrivée en master, c'est une sorte d'épanouissement de l'étudiant, qui, après avoir engrangé durant trois années les connaissances nécessaires à la maturation de sa pensée, va pouvoir les investir librement dans un sujet qui maintient son intérêt en éveil. Si je devais

⁷ « *On the Origin of Species by Means of Natural Selection, or the Preservation of Favoured Races in the Struggle for Life* », Charles Darwin, le 24 novembre 1859.

⁸ Réponse à la question posée par le pasteur Zöllner, « *Beantwortung der Frage : Was ist Aufklärung ?* », Immanuel Kant, in *Berlinische Monatsschrift*, le 5 décembre 1783.

énoncer l'une des nombreuses qualités de la formation que j'ai reçue, je dirais que c'est le fait d'attacher de l'importance au développement de l'esprit critique, l'art de l'argumentation, l'humilité face à ce qui est tenu pour vrai, et enfin, la volonté innovatrice et non conservatrice, plus que dans les autres disciplines, aussi bien dans le contenu et la façon de faire les cours, que dans les méthodes d'évaluation. C'est donc dans la continuité logique de cette formation que je choisis un sujet assez peu traité dans l'histoire de la philosophie et un courant peu revendiqué, ainsi je relie l'utile à l'agréable, puisque ce projet de mémoire se donnera la tâche d'éviter au maximum de ressasser ou de commenter ce qui a déjà été dit, et de surcroît c'est un sujet qui m'intéresse. Loin d'avoir la prétention de combler un manque dans l'histoire de la philosophie, ce mémoire n'aura jamais que la valeur d'un essai.

Pour ce qui m'a conduit, très tôt, sur les sentiers de la philosophie, je dirais que ce sont les souffrances imposées par la vie, qui, à travers les nombreuses branches des questions de la philosophie, posent la question de la cause, du sens puis de la conséquence ; sorte de vocation schopenhauerienne, si l'on peut dire. Autrement dit, c'est se demander comment, pourquoi et quel savoir en tirer. Ma thèse est de montrer que, malgré le sentiment morbide que sous-tendent ces souffrances, il y a un travail philosophique à en faire, dont les vertus, directement impliquées dans la vie pratique, répondent de la façon la plus rationnelle qui soit au désir de volonté de puissance, qui anime l'homme dans un perpétuel projet de perfectionnement. Ce perfectionnement n'atteindra jamais son effectivité finale, que l'on entend sous le terme de « perfection », mais ce n'est pas pour autant qu'il s'agit d'une volonté dénuée de sens et d'intérêt. Cependant, il s'agit avant tout de faire preuve de réalisme en mettant fin à la métaphysique classique et en admettant qu'une démarche positive envers l'appréhension de la souffrance, c'est-à-dire comme assimilation/progression et non pas comme dysfonction/pétrification, constitue la clef de la sagesse humaine. En d'autres termes, il s'agira de montrer que la condition humaine est malheureuse, et que le moyen de ne pas accentuer ce malheur est encore de l'accepter et d'y faire face, de la façon la plus digne qu'il soit ; que la vie humaine est conditionnée par la souffrance, et que tout ce qu'il en sort de bon, a nécessairement été travaillé par cette souffrance, préalable indispensable à tout ce qui est estimable en ce monde. Tel est le projet de mon mémoire. C'est pourquoi de grands philosophes comme Arthur Schopenhauer et Friedrich Nietzsche m'ont semblé incontournables, loin de moi l'idée orgueilleuse de pouvoir faire l'économie de si grands génies de la pensée moderne, qui parviennent enfin, à mon sens, à mettre le véritable point d'honneur qu'il manquait à la philosophie depuis près de 25 siècles. Cela dit, notre époque est

encore loin d'avoir assimilé l'extrême richesse de leur pensée, et c'est à mon avis une raison de plus pour contribuer à vulgariser ce début de postérité auquel ils se sont destinés, et qu'ils méritent amplement. Les œuvres principales qui nourriront le corps de mon mémoire seront donc « *Le monde comme volonté et comme représentation* » et « *Pensées et fragments* » pour Schopenhauer, « *Par-delà bien et mal* » et « *Le gai savoir* »⁹ pour Nietzsche.

Pourquoi un tel choix ? Ce qui m'a frappé lorsque j'ai annoncé mon sujet de mémoire à mes proches, c'est leur stupeur. Comment moi, qui n'avait jamais vécu un seul deuil, pouvais-je oser parler d'un sujet si grave que la mort ? Manifestement, sans l'avoir vécu, je ne pouvais rien y connaître ; et donc rien en dire qui ne soit que pure spéculation de mon esprit. Cela passait pour un choix prétentieux et insensé, comme si j'avais voulu créer un effet de style.

Intéressante réaction, qui toutefois en dit long sur le rapport pour le moins complexe que l'homme entretient avec le phénomène de la mort. Cependant, je suis toujours surpris de voir à quel point elle rebute la plus grande partie de mes congénères, dont la plupart sont pourtant plus âgés que moi. Bien sûr ils y pensent, parce que c'est la condition humaine qui l'exige, mais sans le vouloir ; ils ne travaillent pas cette pensée. Elle est, la plupart du temps, rejetée comme une pensée interdite, maudite ou encore pathologique. Certains pensent que la mort en soi ne peut que se vivre, d'autres qu'elle incarne une punition Divine, d'autres encore que ce n'est pas une pensée « normale », dans le sens qu'elle trahit nécessairement un état mélancolique, et qui donc failli à la lucidité. L'un des buts de ce mémoire sera de déconstruire ces trois préjugés des foules : à savoir que, si la mort doit se « vivre », elle ne peut l'être que dans le « penser »¹⁰ ; que la mort, toute naturelle qu'elle est, n'a rien de divin ou de théologique, ni d'une quelconque entité, mais que Dieu en revanche lui doit tout ; et que, loin d'être le signe d'une psychopathologie, penser la mort est un travail philosophique qui a ses vertus.

Je voudrais parler de la mort, et non pas seulement du deuil. Pourquoi réduisent-ils la mort au deuil ? Parce que c'est selon eux, la seule façon d'expérimenter la mort ici-bas, et que donc, ce qu'elle peut être d'autre, nous ne pouvons pas en parler, comme si on niait cette « existence ». Par le deuil, l'homme ramène l'expérience de la mort à autrui. L'homme vit la mort, mais sans que ce ne soit jamais la sienne. N'est-ce pas là un tort ? Une fuite face à une

⁹ Cf : Bibliographie pour les références.

¹⁰ Expression reprise à Heidegger faisant référence à ses cours (« *Was heisst denken ?* »).

réalité que la conscience est capable de percevoir, comme si cela valait mieux ? Je voudrais montrer qu'il peut y avoir une pensée de la mort pour elle-même et pour soi-même, et que celle-ci va bien plus loin que le simple deuil. Je voudrais montrer que si l'homme ne ramène la mort qu'au deuil, c'est parce qu'il s'en détourne complètement. Le deuil est l'accomplissement d'une réalité qui était déjà présente avant son effectivité, et cela, l'homme peut très facilement en prendre conscience, mais il choisit de ne pas le faire. Il attend d'être devant le fait accompli pour constater la mort, et pour y réagir démesurément, avec surprise, voire hystérie, menant parfois jusqu'à la mélancolie, dans le sens pathologique du terme. Pourtant, le monde des hommes serait peut-être moins absurde si ces derniers n'avaient pas enterré cette réalité énoncée par Schopenhauer, « La vie d'un homme n'est qu'une lutte pour l'existence avec la certitude d'être vaincu. »¹¹

Il serait intéressant de comprendre la raison de ce détournement de l'esprit humain pour la mort. La mort ne se réduit pas à sa dimension corporelle. Si un homme perd la mémoire, c'est-à-dire ce qui faisait son identité, ses proches ne diront-ils pas que celui qu'ils ont connu est mort ? De même, on utilise aujourd'hui l'expression « faire le deuil d'un amour ». En quoi cela peut-il avoir un sens de parler de la mort d'un amour ? Nous évoquerons aussi la possibilité du suicide, une possibilité réservée à l'être humain. Enfin, mon interrogation finale consistera à réintégrer la philosophie dans la vie pratique, sur le modèle Antique, c'est-à-dire à se demander comment vit-on avec une perception nihiliste de la vie, qui se veut philosophie totale.

Je me souviens une après-midi de mon enfance. Nous jouions, mon frère, mon cousin et moi dans la cour de cette maison campagnarde. Tout à coup, notre

¹¹ « *Pensées et fragments* », Arthur Schopenhauer, traduit par Jean Bourdeau, 1880.

course effrénée fut arrêtée par la présence de cet oisillon, gisant à-même le sol, comme si quelqu'un l'avait déposé dans l'herbe. Nous l'avons d'abord observé. Il semblait être tombé du toit. Il était trop jeune pour voler, et son inanimation nous laissa penser qu'il avait malencontreusement rencontré la mort. Mon jeune frère n'y alla pas par quatre chemins pour savoir s'il était mort. Il déposa son pied sur le corps de cet oisillon, qui poussa alors un cri aigu, qui ressemblait bien à un dernier souffle. Certes il n'était pas mort, mais il l'était sûrement désormais. Je me souviens avoir voulu tout tenter pour sauver cet oisillon sans défense, mais au fur et à mesure que l'idée de l'irréversibilité de la mort faisait surface en mon esprit, les larmes commencèrent à monter, et j'ai pleuré à chaudes larmes sans pouvoir m'arrêter, près d'une heure. Malgré les tentatives de consolation de mon cousin, qui s'étonnait que je me mette dans un tel état pour un simple oiseau, je ne pouvais m'arrêter de pleurer, et je crois même que j'ai haï mon frère sur le moment. L'oisillon était peut-être déjà condamné de par sa chute, nous ne le saurons jamais. Mais si j'ai pleuré, ce n'est pas parce qu'il est mort - puisque de toute façon, il serait mort un jour - mais parce que nous avons été, sans le vouloir, les artisans de sa mort ; une mort qui n'était peut-être pas alors nécessaire. Hélas il était trop tard. Au lieu de détruire ce qui est par avance condamné, nous aurions peut-être pu prolonger son existence, mais l'insouciance de la jeunesse s'est exprimée avant la raison de la maturité. Tout s'est passé comme si, ayant conscience de cette imperfection de nos jeunes esprits, j'avais endossé seul la faute de trois. Je me sentais responsable, alors même que ce n'était pas mon propre pied qui avait écrasé cet oisillon. Je crois que ce fut, aussi loin que je me souviens, ma première expérience de confrontation directe avec la mort. A ce moment, j'ai inconsciemment compris le devoir qu'il nous incombe face à la fragilité de la vie.

Introduction

I Reprise de l'antinomie ontologique classique homme/animal dans le cadre d'une conscience de la mort

« L'être humain sait qu'il doit mourir, et il est le seul à la savoir dans la nature. Et ça ne le rend ni meilleur ni plus charitable que les autres bêtes. La bête humaine sait qu'elle doit mourir, et que fait-elle contre ça ? Elle achète avec l'espoir fou que parmi ses achats, il y a la vie éternelle ; et elle se trompe bien ! »¹²

A) Une intuition philosophique

Je voudrais partir d'une affaire bien connue de la philosophie, puisque la tradition classique l'a traité maintes fois dans son histoire ; je veux bien sûr parler de la dialectique de la différence ontologique entre l'homme et l'animal. Si l'homme était un simple animal comme tous les autres, il ne se poserait pas la question de son existence, et la philosophie n'aurait jamais vu le jour. Il paraît donc tout à fait légitime de parler de cette différence, qui, malgré des millénaires d'existence humaine, des siècles de discussions et des décennies d'expérimentation, n'a toujours pas été résolue ; c'est le mystère du fameux chaînon manquant, que les biologistes recherchent et avec lequel ils espèrent pouvoir expliquer ce qui fait que l'homme est plus qu'un simple animal.

Quel philosophe n'a pas pris position dans cette vieille dialectique ; n'a pas posé l'essence de l'homme comme une complétude à celle de l'animal ? Tous seront d'accord pour dire que l'homme a quelque chose de plus que l'animal, mais c'est sur ce quelque chose qu'ils

¹² « *Cat on a Hot Tin Roof* », de Richards Brooks, 1958.

ne sont pas d'accord. Dans la philosophie du 17^{ème} siècle, c'est le philosophe français René Descartes qui apparaît comme le plus représentatif de cette question de par ses nombreux travaux, et pas seulement philosophiques, puisqu'il s'est intéressé à la physiologie en pratiquant des vivisections d'animaux, tout fasciné qu'il était de comprendre le fonctionnement du corps, qu'il compare aux mécanismes d'une machine. C'est peut-être aussi le philosophe qui admettra cette différence de la manière la plus drastique entre l'homme et l'animal, considérant ce dernier comme naturellement inférieur. A l'issue de ses analyses¹³, on en est arrivé à considérer de manière générale, comme un concept communément admis en philosophie, que l'animal est une chose en soi et que l'homme est une chose pour soi. Tout ce qui fait la différence de ce « pour soi », c'est la conscience. Mais encore faut-il définir cette conscience. Pour Descartes, c'est avant tout la faculté de juger. Ainsi dira-t-il que l'homme est l'animal qui juge. En revanche, si on reprend le terme « pour soi », qui est un terme sartrien, cette conscience serait la cause d'une liberté sans limite, c'est-à-dire dénuée d'instincts. Ainsi Jean-Paul Sartre dira que « l'animal est ce qu'il est, tandis que l'homme est ce qu'il n'est pas et n'est pas ce qu'il est ». En d'autres termes, l'homme est l'animal négateur par excellence, en ce qu'il nie toute forme d'instinct ; puisque l'homme ne fait pas de projet, il est projet.

Pour reprendre ce sur quoi s'accordent les philosophes entre eux, cette différence ontologique se réduirait à l'antinomie déterminisme/liberté. L'animal serait entièrement déterminé par la nature, et cette détermination apparaîtrait sous la forme des instincts. En revanche l'homme serait plus du côté de la liberté ; non pas que l'on nie toute possibilité de forme de déterminisme chez lui, mais ces formes n'apparaîtront pas sous la forme d'instinct.

Avant que la pensée s'attache à voir une dichotomie dans la nature entre l'homme et l'animal, la philosophie Antique annonçait les prémisses de cette dichotomie en pensant la nature comme un tout, où liberté et déterminisme se battaient ça et là. Mais très vite, l'orgueil constitutif de la nature humaine a pris le pas, et l'homme a dédaigné se comparer à l'animal. Cette liberté propre à l'homme se trouve incarnée dans sa conscience, mais pour ce qui est de la définition de l'homme par les philosophes, tout dépend du rôle principal qu'ils accordent à cette conscience. Dans la continuité du rationalisme cartésien, Kant définira l'homme comme l'animal rationnel. Mais nous devons noter ici une évolution, car Kant lie cette rationalité à la liberté. Ainsi arrivons-nous à l'idée que la conscience se transcende dans des facultés telles

¹³ « *Discours de la Méthode* », 1^{ère} Partie : « La raison, ou le sens [...] est la seule chose qui nous distingue des bêtes. » ; 5^{ème} partie, édition de la Pléiade, p. 165, René Descartes.

« *Lettre au Marquis de Newcastle* », 23 novembre 1646, G-F Flammarion, p. 1256, René Descartes.

que la pensée, le jugement, l'entendement, la volonté, la raison, et que ces dernières, permettant la connaissance, nous ouvrent les portes d'une liberté absolue, en ce qu'elles nous rendent apte à surmonter les déterminismes naturels, et qu'il n'y en a pas de comparable ni de supérieure en le monde. Cependant, outre les dérivés du rationalisme qui nous conduisent à une idée de la liberté, il existe d'autres définitions, bien que n'ayant pas eu la même postérité. Nous pourrions citer par exemple que, dans la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, l'homme est l'animal empathique, ce qui nous conduit à l'idée d'une morale possible ; quoique pour parler de morale, encore faut-il admettre une forme de liberté ; de telle sorte que cette empathie est la condition nécessaire pour ne pas vivre dans un état de guerre perpétuelle, auquel cas notre espèce s'autodétruirait en bien peu de temps¹⁴. Ou encore, nous pourrions citer la philosophie de Karl Marx, dans laquelle l'homme est l'animal économique ; un *homo economicus*, comme il se plaisait à le dire, faisait écho, non sans ironie, au système moderne de nomenclature binominale pour la classification des espèces établit par la naturaliste suédois Carl von Linné. Nous pourrions encore dresser une longue liste, car nombreux sont les philosophes ; mais ce n'est pas ici le propos.

Hegel dit que « l'homme a perdu l'innocence animale ». N'est-ce pas sur ce modèle que se sont bâties les civilisations humaines ? Car si l'on suit Darwin, les espèces évoluent sans cesse, et l'homme n'est pas devenu homme du jour au lendemain. L'évolution de l'humanité s'est faite dans le sens de la répression des instincts. La société est un refoulement des instincts animaux. Et à ce propos, pour Aristote déjà, c'est-à-dire au 4^{ème} siècle avant notre ère, l'homme était l'animal politique. C'est Sigmund Freud, le père de la psychanalyse, qui a d'ailleurs relevé les trois pulsions qui, selon lui, sont interdites à tout fondement d'une société digne de ce nom. Ces trois interdits sont : le cannibalisme (ou l'anthropophagie), l'inceste et le meurtre. Encore que, faudrait-il admettre une certaine réserve quant à cette définition de la société qui se voudrait universelle mais par trop empreinte d'ethnocentrisme occidental, puisqu'alors, certaines sociétés indiennes d'Amérique du Sud¹⁵ ne seraient pas des sociétés, parce que chez eux, manger leurs morts est un rituel culturel, qui remplace pourtant nos enterrements. Cela dit, si Freud écrit « Malaise dans la civilisation », c'est parce qu'il voit en la Première Guerre Mondiale l'explosion de la soupape de la pulsion meurtre, qui est pour lui une pulsion constitutive de l'être humain. Cette pulsion, elle trouve sa source en la plus petite

¹⁴ « *Que l'état de guerre naît de l'état social* », Jean-Jacques Rousseau, Seuil, L'Intégrale, t.II, p.381-397.

¹⁵ « *La société contre l'Etat* », Pierre Clastres, aux éditions de Minuit, 1974.

enfance, et plus précisément dans ce qu'il appelle le complexe d'Œdipe. Car derrière le désir de la mère se cache le désir ultra-utérin, c'est-à-dire le désir de la mort.

Avec l'arrivée de Freud et sa théorie de l'inconscient, le déterminisme est remis sur la table. Mais au final, qu'importe de savoir si l'homme a eu des instincts ou non, car de toute façon, qu'il s'agisse d'une évolution naturelle ou d'un choix de la raison, ce qui pourrait en fin de compte être la même chose, on est forcé d'admettre que l'homme a perdu ses instincts. Peut-être faudrait-il plutôt concevoir l'homme, non pas comme un être figé, mais comme un être en constante évolution, et dont cette chose qui le différencie de l'animal, autrefois minime, ne fait que s'accroître avec le temps, de telle sorte que l'homme est voué à se différencier de plus en plus de l'animal. D'ailleurs, il est intéressant de corroborer le fait que Descartes situait le siège de l'âme dans la glande pinéale, au centre du cerveau, et que cet organe est justement celui qui a connu la croissance la plus significative au cours de l'évolution depuis l'époque où nous n'étions alors que tout juste bipède, à l'aube de l'humanité ; la seule évolution des boîtes crâniennes en est la preuve. Alors que l'évolution animale ne consiste qu'en une adaptation lente et progressive à l'environnement, l'homme quant à lui, a plutôt tendance à adapter l'environnement à ses désirs. On pourrait se demander si l'essence humaine, en tant qu'elle s'est destinée à la liberté, est du coup vraiment libre. Mais le fait est qu'il existe deux points de néantisation de cette liberté, qui sont la naissance et la mort. Elles nous sont toutes deux imposées par la nature et ses lois de causalité. C'est un point que relève Sartre lui-même ; il s'agit de faire ce qu'on a fait de nous. Tout se passe comme si sans déterminisme, il ne pouvait pas y avoir de liberté. Mais si la naissance, bien que violente en soi, ne nous laisse aucun souvenir traumatisant, la mort est, quant à elle, bien plus difficile à aborder ; aussi bien dans le vécu que dans la pensée, et ce justement parce que l'homme a conscience de sa propre mort. L'animal dispose d'instinct, sorte de système rationnel inconscient ; il sera toujours prudent et averti envers les dangers présents en la nature, et pourtant, on ne le verra jamais mélancolique ou songeant à mettre fin à son existence. C'est quelque chose qui est propre à l'homme. Je ne suis pas en train de dire que pour moi, l'homme est l'animal qui envisage sa mort, ou l'animal qui peut se suicider, car il est évident que l'homme est bien plus que ça. Je dis simplement que j'accorde du crédit à cette vieille thèse qui admet qu'il y a un mystérieux petit quelque chose en l'homme qui fait de lui un être fondamentalement différent de l'animal, et que parmi les conséquences de cette chose, il y a entre autre la conscience de la mort. C'est justement cette conscience-là qui m'intéresse, car elle me semble problématique d'un point de vue philosophique. Je vois bien

autour de moi que cette conscience dérange, et que la plupart des gens essaye de ne pas y penser la plupart du temps. Mais on ne peut pas toujours le faire. Cependant, en étudiant de philosophie, je voudrais au moins me comporter comme un philosophe et faire honneur à la discipline en affrontant toutes les vérités. De toute façon nous ne serons jamais autre chose que des hommes et nous allons en mourir, alors, autant se comporter comme des hommes jusqu'au bout ; et je veux dire par-là, assumons notre essence. Depuis longtemps déjà je me demande ce que peut apporter, ou changer, en notre existence, si misérable soit-elle, une pensée travaillée de la mort. Peut-être n'est-elle pas nécessairement vouée à l'irrationnel, comme on tend à le croire de prime abord.

B) Une tendance erronée à valoriser la différence

Pendant longtemps l'animal a été considéré comme un être inférieur ; ou plutôt devrais-je dire que c'est l'homme qui s'est cru supérieur. Encore que pour faire une telle comparaison, il faudrait admettre que l'homme est un degré supérieur à l'animal, or pour Descartes, il s'agit-là d'une différence de nature, et non pas de degré. Par conséquent, il n'y a pas lieu à comparer, ni à valoriser. L'animal ne vaut pas moins que l'homme, il est ce qu'il est. Si les espèces animales peuvent être comparées entre elles, l'homme quant à lui ne peut se comparer qu'avec ses congénères, puisqu'il n'est pas une espèce en la nature qui soit de même nature. Cette propension à placer l'homme comme la plus magnifique création divine, et donc nécessairement la meilleure, est déjà quelque chose dont Descartes est témoin de son temps. En effet, la croyance religieuse est à l'origine des trois humiliations de l'humanité ; trois humiliations chacune démenties par la science. Dans chacune de ses croyances qui se sont révélées être fausses, c'est l'homme et son univers, ou sa façon de concevoir le monde, qui sont chaque fois placés au centre de toute chose. Le fait que l'homme soit capable de conscience, et donc de science, ne justifie en rien que l'univers tout entier tourne autour de lui. Cela ne fait que prouver un excès d'orgueil, malicieusement dissimulé dans le discours religieux. C'est ce que l'on a appelé l'anthropocentrisme.

Celle dont Descartes est le témoin à posteriori est la première de ces trois humiliations ; il s'agit de la validation de la théorie de l'héliocentrisme, par les travaux de

Nicolas Copernic¹⁶. Que signifie cette théorie ? Que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil et non l'inverse. Ainsi, la planète Terre, la planète de l'homme, n'est plus le centre de l'univers, autour de laquelle l'on croyait naïvement que tout tournait. La révolution copernicienne dura jusqu'à la moitié du 18^{ème} siècle, et c'est dans le sillage de cette révolution que s'inscrivent des scientifiques tels que Johannes Kepler¹⁷ et Galilée¹⁸. Cet orgueil acquerra un nouveau statut lors du siècle des Lumières, sous la forme d'ethnocentrisme. Puisque la Terre n'est pas au centre de l'univers, les hommes ont cru bon de placer l'occident au centre de la Terre. A l'époque l'occident désignait le vieux continent européen. L'ethnocentrisme consiste à affirmer qu'une certaine culture est supérieure aux autres, aussi bien dans le savoir que dans les valeurs, et que donc, non seulement c'est rendre service aux autres cultures d'imposer ce modèle, mais que c'est aussi un devoir ; et qu'importe si cela se fait au prix de guerres génocides. Le siècle des lumières jouit peut-être d'une bonne image pour l'Europe, mais c'est sans regarder ce que celle-ci a fait au continent américain pour lui imposer son modèle, avec la certitude que ce dernier est le meilleur possible ; ainsi naquit l'Amérique occidentale.

Pour ce qui est de la seconde humiliation, il fallut attendre le 19^{ème} siècle avec la théorie de Darwin sur l'origine des espèces, qui revient sur le statut cartésien de la différence homme/animal, puisque l'homme ne serait finalement qu'un animal parmi les autres, du moins dans ses origines, mais qui a suivi un schéma évolutif différent. La postérité de cette seconde humiliation, épaulé par le recul historique des cruautés et barbarismes causés par l'humanité, va inversé la tendance qui consistait à considérer l'animal comme un être inférieur ; changement de tendance confirmé à la fin du 20^{ème} siècle, mais que l'on trouvait dès le pessimisme développé par Schopenhauer peu auparavant. En effet, ce dernier, en grand misanthrope qu'il était, dédaignait les rapports humains en raison de tous les vices qu'ils recèlent, tels que le mensonge, l'égoïsme, la manipulation, la trahison, etc... Il préférerait de loin vivre seul avec sa chienne Atma. Pour lui l'amour n'est qu'une ruse de la nature qui nous pousse à la reproduction, mais nous y reviendrons plus tard. Refuser de tomber dans cette ruse, refuser de donner la vie ; n'est-ce pas une façon de faire face à la réalité, à sa propre mort ? Si la stérilité est tant un drame personnel, c'est parce qu'en donnant la vie, on donne aussi nos gènes ; et d'une certaine façon, on a l'impression de survivre en notre descendance. Pourtant il n'en est rien, la mort reste la mort. Seulement, la mort apparaît bien plus effrayante quand on n'a pas donné la vie. Mais le résultat est pourtant le même, et il y a d'ailleurs ici un

¹⁶ « *De Revolutionibus orbium coelestium* », 1543, Nuremberg.

¹⁷ « *Mysterium Cosmographicum* », 1596.

¹⁸ « *Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo* », 1632.

paradoxe. Si la mort était si horrible, pourquoi alors continuerait-on de donner la vie, puisque engendrer, c'est aussi condamner ? En quel sens la vie peut être précieuse au point qu'il faille la perpétuer, en surpassant ce qui semble n'être qu'un ultime instinct s'exprimant par le sentiment amoureux ? Et comment même surpasser cette ruse de la nature qui ne semble rien avoir de rationnel ? Il serait sage d'avoir accepté sa propre mort, comme un cycle naturel, et de ne plus y voir aucune absurdité, avant que de donner la vie. Or il me semble bien à moi que, la plupart du temps, c'est la peur de s'éteindre pour toujours qui motive le désir d'avoir un enfant. On peut alors se demander si cette motivation égoïste est la meilleure à avoir quand il s'agit de mettre au monde et d'élever, un enfant. Car il me semble aussi que de cette motivation égoïste, qui peut aussi résulter d'un besoin d'amour inconditionnel tout aussi irrationnel, est justement la cause de tant d'enfances malheureuses. La vérité est que les parents font plus de mal à leurs enfants qu'ils ne leur font de bien ; ces derniers doivent se construire eux-mêmes sur les blessures qu'on leur inflige ; telle est la vie, finalement. Même là où il devrait y avoir de l'amour, on trouve de la souffrance. Alors en quoi cette vie est-elle précieuse ? C'est une question à laquelle nous reviendrons, à la lumière des textes de Schopenhauer. Quant à la troisième humiliation, il s'agit de la thèse de l'inconscient de Freud, avec la naissance de la psychanalyse, qui fait que l'homme ne se réduit pas au « moi », et donc qu'il n'est pas tout à fait maître de lui-même.

Aujourd'hui il est communément admis, du moins en philosophie, que la cruauté et le barbarisme sont des créations purement humaines, et que ces dernières ne le rendent en rien supérieur à l'animal. Cependant on peut encore déceler des traces de l'héritage anthropocentrique dans des expressions telles que « se comporter comme le pire animal », ce qui n'a pas de sens, puisque si pire animal il y a, il ne peut s'agir que de l'homme, en ce sens que sa liberté ontologique le rend capable des meilleurs actes comme des pires. Aussi monstrueux soient ces actes, ils ne sauraient être comparés à l'animal, cloisonné qu'il est dans ses actes par les instincts. Jamais on ne verra un animal tuer un de ses congénères si cela n'a pas une fonction sociale ou vitale. Il n'existe pas de sentiments tels que la haine ou la vengeance chez les animaux. Peut-être aussi parce qu'ils n'auraient pas lieu d'être. Toute conséquence a sa cause. Cela dit, ce n'est pour autant que tous les philosophes sont des misanthropes, et même s'ils ne sont pas d'accord sur le nom qu'il faudrait donner à cette différence qui fait l'essence de l'homme, nous pouvons tout au moins leur reconnaître le mérite d'avoir intuitionné, bien avant les sciences, une réalité dont nous ne pouvons encore rendre compte. Mais là où la philosophie ne pouvait qu'admettre une suspicion, bien que de

forte conviction, la science a aujourd'hui rendu compte du caractère non spéculatif de cette question de l'essence. Afin de vous le démontrer, faisons un peu de chimie.

C) Confrontation avec la science

Composition atomique du corps humain.

Cette table donne le pourcentage du poids du corps de chaque élément atomique qui le compose et des atomes de chacun. On pourra noter, par exemple, que l'hydrogène compte pour 10% du poids corporel mais pour 62,45 % des atomes.

| Eléments | N° atomique | Symbole | % du poids du corps | % des atomes du corps |
|-----------|-------------|---------|---------------------|-----------------------|
| Oxygène | 8 | O | 61,15 | 23,87 |
| Carbone | 6 | C | 23 | 11,97 |
| Hydrogène | 1 | H | 10 | 62,45 |
| Azote | 7 | N | 2,6 | 1,16 |
| Calcium | 20 | Ca | 1,4 | 0,2 |
| Phosphore | 15 | P | 1,1 | 0,22 |
| Soufre | 16 | S | 0,2 | 0,037 |
| Potassium | 19 | K | 0,2 | 0,03 |
| Sodium | 11 | Na | 0,14 | 0,038 |
| Chlore | 17 | Cl | 0,12 | 0,02 |
| Magnesium | 12 | Mg | 0,027 | 0,0065 |
| Silicium | 14 | Si | 0,026 | 0,0058 |
| Fer | 26 | Fe | 0,006 | 6,57E-04 |
| Fluorine | 9 | F | 0,0037 | 1,22E-03 |
| Zinc | 30 | Zn | 0,0033 | 3,22E-04 |
| Rubidium | 37 | Rb | 4,60E-04 | 3,38E-05 |
| Strontium | 38 | Sr | 4,60E-04 | 3,26E-05 |
| Brome | 35 | Br | 2,90E-04 | 2,29E-05 |
| Plomb | 82 | Pb | 1,70E-04 | 5,10E-06 |
| Cuivre | 29 | Cu | 1,00E-04 | 9,91E-06 |
| Aluminium | 13 | Al | 9,00E-05 | 2,08E-05 |
| Cadmium | 48 | Cd | 7,00E-005 | 4,12E-06 |
| Bore | 5 | B | 7,00E-05 | 4,37E-05 |
| Barium | 56 | Ba | 3,00E-05 | 1,44E-06 |
| Etain | 50 | Sn | 2,00E-05 | 1,12E-06 |
| Manganèse | 25 | Mn | 2,00E-05 | 2,31E-06 |
| Iode | 53 | I | 2,00E-05 | 9,83E-07 |
| Nickel | 28 | Ni | 1,00E-05 | 1,08E-06 |
| Or | 79 | Au | 1,00E-05 | 3,17E-07 |
| Molybdène | 42 | Mo | 1,00E-05 | 6,37E-07 |
| Chrome | 24 | Cr | 3,00E-06 | 3,60E-07 |
| Cesium | 55 | Cs | 2,00E-06 | 9,39E-08 |
| Cobalt | 27 | Co | 2,00E-06 | 2,19E-07 |

D'après ce tableau donnant le pourcentage du poids du corps humain, notre corps serait initialement composé de 33 atomes ci-dessus cités, auquel il faudra ajouter deux atomes que l'on trouve sous forme de traces dans les oligo-éléments, qui sont le sélénium (Se) et le vanadium (V), mais d'une quantité si infime, c'est-à-dire inférieur à $2,00^E-06$, qu'il n'a pas été jugé significatif de les faire apparaître dans le tableau. Mon analyse de ce tableau consiste à démontrer que, malgré la décomposition atomique la plus précise qui soit, il y a une zone d'ombre qui demeure, certes minuscule, mais dont la chimie la plus minutieuse n'arrive pas à rendre compte.

Comme l'indique le titre du tableau ci-dessus, la chimie prétend rendre compte de la composition atomique du corps humain, ou du moins rend-t-elle compte de ce qui ne peut lui échapper. Mais avec un tel titre, la chimie prend une posture philosophique particulière, à savoir qu'elle est matérialiste, dans son explication de l'essence des choses. Vous me direz, plutôt naturel, puisque la chimie est l'étude de la matière. Mais ce n'est pas si simple. Ce n'est pas parce que cette science s'occupe de la matière qu'il n'existe rien qui échapperait à la matière, et encore moins que les scientifiques qui pratiquent cette science, puisqu'ils sont avant tout des hommes, se doivent de soutenir une position matérialiste. La définition de cette science dit simplement qu'elle ne s'occupe pas de ce qui n'est pas constitué d'atome, mais en aucun cas elle n'affirme ni n'est en moyen d'affirmer que absolument tout ce qui existe est constitué d'atomes. Des choses et des êtres vivants sont en tout cas constitués d'atomes – il n'est nullement question de réfuter cette science, d'autant qu'elle a depuis fort longtemps su acquérir sa légitimité, depuis une époque qui coïncide d'ailleurs avec la naissance de la Philosophie en Grèce – et c'est ce dont elle s'occupe. Certes nombres des scientifiques qui pratiquent cette science vont soutenir une position matérialiste quant à l'ontologie des éléments de constitution du monde, mais ce n'est en aucun cas une nécessité que leur impose la discipline, d'autant que cette position dépasse nécessairement cette discipline. Soutenir que, la position matérialiste et comprendre la chimie vont de pair, reviendrait à dire que la chimie est la reine des sciences, en ce sens que tout domaine de la connaissance découlerait d'elle. Or nous savons que la chimie est une science parmi les autres, jamais elle ne pourra rendre compte à elle seule de phénomènes tels que ceux qui sont aujourd'hui expliqués par la physique quantique ; science pourtant beaucoup plus tardive. Cependant, le titre donné à ce tableau est le témoin de la prégnance de la domination de la position matérialiste chez ces scientifiques. Il laisse à penser que le corps humain se réduit à sa composition atomique. Certes pouvons-nous expliquer la maladie par le déséquilibre de cet agencement d'atome, et

¹⁹ “*Handbook of Chemistry and Physics*”, 2006.

c'est déjà la théorie de Hippocrate dans l'Antiquité grecque, ou encore savons-nous que la pensée est transmise par les impulsions électriques émises depuis les milliards de synapses afférentes aux milliards de neurones au sein du cerveau. Pourtant, jamais la science n'est parvenue à expliquer la détermination de cette pensée, qui semble « agir » librement, c'est-à-dire la possibilité du libre-arbitre ou encore de la conscience. Mais il semble y avoir une contradiction, car si la matière détermine, comment se fait-il que la conscience humaine soit toujours unique, bien que près de 7 milliards d'êtres la partagent et sont tous constitués des mêmes atomes ? C'est peut-être bien parce que la pensée n'est pas déterminée, et donc, elle n'est pas matérialisable. Plutôt ironique pour les matérialistes de prétendre dire ce qu'est l'être humain en décomposant la matière, quand on sait que ce qui fait sa spécificité, à savoir sa conscience propre, n'apparaît pas dans la composition atomique. Pourtant, il ne fait aucun doute que la pensée est, et cela, aucune personne rationnelle ne le réfutera. D'ailleurs, Descartes a formulé cette évidence dans la genèse de son projet philosophique sous le nom de *ego cogito ergo sum*²⁰.

Reprenons l'analyse de ce tableau. Le corps humain serait donc composé de 35 atomes. Afin de montrer que ce tableau oublie de dire qu'il est incapable de rendre compte de la totalité de la composition du corps humain, puisque cette composition n'est peut-être pas totalement atomique, nous allons effectuer quelques simples calculs. Afin de clarifier notre propos, nous ramènerons le pourcentage donné par le tableau à un poids réel, en prenant un sujet y, représentant un être humain de 80 kg. La première chose à faire pour voir si ces 35 atomes constituent les 100% de la composition du corps humain, c'est d'additionner leurs pourcentages.

Le total est de 99,977837 % pour les chiffres qui nous sont donnés, c'est-à-dire sans le sélénium et le vadium, soit 0,022163 % du corps humain est de composition inconnue, ou en tout cas, d'une composition non atomique, semble-t-il. En faisant notre conversion sur le sujet y, cela signifie que 0,0177304 gr de son poids total sont indéterminés, invisibles pour la chimie. Etablissons maintenant un différentiel pour aller plus loin dans notre analyse, avant de tirer des conclusions. On sait que deux atomes font aussi partis de la composition du corps humain, mais leur pourcentage n'apparaît dans le tableau ; ce sont le sélénium et le vadium. Nous allons donc virtuellement les ajouter à notre calcul, nous n'aurons pas besoin des mesures exactes pour les conclusions auxquelles nous voulons arriver. Si ces deux atomes n'apparaissent pas sur le tableau, c'est très sûrement parce que leur proportion est infiniment

²⁰ « *Discours de la méthode* », René Descartes, 1637, 4^{ème} partie, p.66 de l'édition GF Flammarion.

moins grande que les deux derniers atomes, qui sont le cobalt et le césium, c'est-à-dire qu'ils tendent vers 0,000002 %. Puisque nous ne pouvons pas disposer de leur proportion exacte, nous arrondirons au supérieur, c'est-à-dire à 0,000002 %. Reprenons donc notre calcul :

$$99,977937 + 0,000002^2 = 99,977841 \%$$

Même en tenant compte de ces deux infimes atomes, et en les arrondissant de surcroît au supérieur, il nous est encore impossible d'atteindre les 100 %. Est-ce à dire que ces potentiellement 0,022063 % sont de composition sans cesse variable, de telle sorte que la chimie pourrait seulement citer les atomes qui prennent part à ce flux de changement permanent, mais sans jamais leur fixer un quelconque pourcentage, ni même prédire leur effective présence à un moment donné ? Ou bien est-ce à dire que, chez un sujet y, il y aurait entre 0,0176504 gr et 0,0177304 gr de son corps que l'on peut ni voir ni expliquer ? Pourtant c'est un poids attesté, il est donc réalité, mais une réalité qui échappe à la chimie. Et pour la chimie, ce pourcentage n'est pas rien. Sûrement que ce poids serait difficile à déceler si on l'avait prit pour lui-même. C'est par déduction du pourcentage de chaque atome afférent au poids total que nous pouvons constater sa réalité. Or le chimiste matérialiste va prétendre que toute la réalité du corps humain, ainsi que de tout autre objet, va se réduire à sa composition atomique. Peut-être cela est-il vrai pour un objet inanimé, mais concernant le corps humain, les calculs que la chimie actuelle nous permet de faire démontrent que dans les faits, il y a une incohérence à soutenir une position strictement matérialiste, du moins en ce qui concerne l'essence de l'être humain. Et afin d'appuyer notre conclusion à plus forte raison, établissons un dernier différentiel qui invalidera la première interrogation, à savoir que ce poids est occupé par un flot continu d'atomes en quantité infime. C'est peut-être le cas en partie, mais ça ne peut l'être totalement.

Prenons le tableau périodique des éléments²¹, qui, depuis sa création, a connu bien des actualisations. Voici sa dernière forme :

²¹ Créé par le chimiste russe Dimitri Ivanovitch Mendeleïev, publié pour la première fois le 6 mars 1869 sous forme d'une présentation formelle faite à la société russe de chimie à l'université de Saint Pétersbourg intitulée « La dépendance entre les propriétés des masses atomiques des éléments », et plus communément appelé *Tableau de Mendeleïev*.

| Groupe → | 1 | 2 | Tableau périodique des éléments | | | | | | | | | | | | | | | | 18 | | | | | |
|-----------|------------------------------------|---|-----------------------------------|---------------------------------|--|------------------------------------|---|------------------------------------|--------------------------------------|---------------------------------------|---|--|-------------------------------------|---------------------------------------|---------------------------------------|------------------------------------|--|-------------------------------------|--------------------------------------|------------------------------|-----------------------------|------------------------------|-------------------------------|-----------------------------|
| Période ↓ | IA | IIA | | | | | | | | | | | | | | | | | VIIIA | | | | | |
| 1 | hydrogène 1 H 1,00794 | ← nom de l'élément (gaz, liquide ou solide à 0°C et 101,3 kPa) ← numéro atomique ← symbole chimique ← masse atomique relative ou [celle de l'isotope le plus stable] | | | | | | | | | | | | | | | | hélium 2 He 4,002602 | | | | | | |
| 2 | lithium 3 Li 6,941 | béryllium 4 Be 9,012182 | | | | | | | | | | | | | | | | | bore 5 B 10,811 | carbone 6 C 12,0107 | azote 7 N 14,00674 | oxygène 8 O 15,9994 | fluor 9 F 18,9984032 | néon 10 Ne 20,1797 |
| 3 | sodium 11 Na 22,98976928 | magnésium 12 Mg 24,3050 | 3 IIIB | 4 IVB | 5 VB | 6 VIB | 7 VIIB | 8 VIII | 9 VIII | 10 VIII | 11 IB | 12 IIB | aluminium 13 Al 26,9815386 | silicium 14 Si 28,0855 | phosphore 15 P 30,973762 | soufre 16 S 32,066 | chlore 17 Cl 35,4527 | argon 18 Ar 39,948 | | | | | | |
| 4 | potassium 19 K 39,0983 | calcium 20 Ca 40,078 | scandium 21 Sc 44,955912 | titane 22 Ti 47,867 | vanadium 23 V 50,9415 | chrome 24 Cr 51,9961 | manganèse 25 Mn 54,938045 | fer 26 Fe 55,845 | cobalt 27 Co 58,933195 | nickel 28 Ni 58,6934 | cuivre 29 Cu 63,546 | zinc 30 Zn 65,39 | gallium 31 Ga 69,723 | germanium 32 Ge 72,61 | arsenic 33 As 74,92160 | sélénium 34 Se 78,96 | brome 35 Br 79,904 | krypton 36 Kr 83,80 | | | | | | |
| 5 | rubidium 37 Rb 85,4678 | strontium 38 Sr 87,62 | yttrium 39 Y 88,90585 | zirconium 40 Zr 91,224 | niobium 41 Nb 92,90638 | molybdène 42 Mo 95,94 | technétium 43 Tc 97,9072 | ruthénium 44 Ru 101,07 | rhodium 45 Rh 102,90550 | palladium 46 Pd 106,42 | argent 47 Ag 107,8682 | cadmium 48 Cd 112,411 | indium 49 In 114,818 | étain 50 Sn 118,710 | antimoine 51 Sb 121,760 | tellure 52 Te 127,60 | iode 53 I 126,90447 | xénon 54 Xe 131,29 | | | | | | |
| 6 | césium 55 Cs 132,9054519 | baryum 56 Ba 137,327 | lanthanides 57–71 | | hafnium 72 Hf 178,49 | tantale 73 Ta 180,94788 | tungstène 74 W 183,84 | rhénium 75 Re 186,207 | osmium 76 Os 190,23 | iridium 77 Ir 192,217 | platine 78 Pt 195,084 | or 79 Au 196,966569 | mercure 80 Hg 200,59 | thallium 81 Tl 204,3833 | plomb 82 Pb 207,2 | bismuth 83 Bi 208,98040 | polonium 84 Po [208,9824] | astate 85 At [209,9871] | radon 86 Rn [222,0176] | | | | | |
| 7 | francium 87 Fr [223,0197] | radium 88 Ra [226,0254] | actinides 89–103 | | rutherfordium 104 Rf [263,1125] | dubnium 105 Db [262,1144] | seaborgium 106 Sg [266,1219] | bohrium 107 Bh [264,1247] | hassium 108 Hs [269,1341] | meitnérium 109 Mt [268,1388] | darmstadtium 110 Ds [272,1463] | roentgenium 111 Rg [272,1535] | copernicium 112 Cn [277] | ununtrium 113 Uut [284] | flérovium 114 Fl [289] | ununpentium 115 Uup [288] | livermorium 116 Lv [292] | ununseptium 117 Uus [292] | ununoctium 118 Uuo [294] | | | | | |
| | | | | | lanthane 57 La 138,90547 | cérium 58 Ce 140,116 | praséodyme 59 Pr 140,90765 | néodyme 60 Nd 144,242 | prométhium 61 Pm [144,9127] | samarium 62 Sm 150,36 | europium 63 Eu 151,964 | gadolinium 64 Gd 157,25 | terbium 65 Tb 158,92535 | dysprosium 66 Dy 162,500 | holmium 67 Ho 164,93032 | erbium 68 Er 167,259 | thulium 69 Tm 168,93421 | ytterbium 70 Yb 173,04 | lutécium 71 Lu 174,967 | | | | | |
| | | | | | actinium 89 Ac [227,0277] | thorium 90 Th 232,03806 | protactinium 91 Pa [231,03588] | uranium 92 U 238,02891 | neptunium 93 Np [237,0482] | plutonium 94 Pu [244,0642] | américium 95 Am [243,0614] | curium 96 Cm [247,0703] | berkélium 97 Bk [247,0703] | californium 98 Cf [251,0796] | einsteinium 99 Es [252,0830] | fermium 100 Fm [257,0951] | mendélévium 101 Md [258,0984] | nobélium 102 No [259,1011] | lawrencium 103 Lr [262,110] | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

Ce tableau constitue, en février 2010, la représentation standard des éléments qui ont été découverts à ce jour ; c'est-à-dire 118 éléments, allant de ${}^1\text{H}$ à ${}^{118}\text{Uuo}$. Ces éléments ayant été déjà observés, et la totalité des éléments présents sur Terre étant supposés désormais découverts ; il y en aurait au moins 3 fois plus à découvrir dans le cosmos d'après la physique quantique ; le corps humain étant à la fois strictement terrien et observable, il ne se peut donc qu'entre dans sa constitution un élément qui n'appartiendrait pas à ce tableau. Pourquoi prenons-nous ce tableau ? Parce que si ce faible pourcentage indéterminé de la composition du corps humain correspond dans sa totalité à un flot continu d'atomes en proportion infime, alors de deux choses l'une : 1) Ces atomes qui ne sont pas mentionnés par le premier tableau le sont nécessairement dans la version la plus actuelle du tableau de Mendeleïev. 2) L'addition de tous ces atomes, demeurant dans une hypothèse arrondie au supérieure, devrait parvenir à surpasser ou à égaliser les 100 % ; si la composition du corps humain est effectivement entièrement matérielle.

Calculons maintenant notre second et dernier différentiel. Parmi ces 118 éléments, 35 ont déjà été pris en compte dans la composition du corps humain. Il nous reste donc 83 éléments, bien qu'il soit fort douteux pour certains d'entre eux qu'ils puissent faire partie du corps humain. Avec le même raisonnement que pour le premier différentiel, nous arrondirons leur proportion à 0,000002 %, car le résultat, pris dans son hypothèse la plus grande possible, démontre que la position matérialiste n'est pas strictement soutenable, sans avoir besoin de resserrer avec précisions nos calculs.

$$118 - 35 = 83$$

$$0,000002 \times 83 = 0,000166$$

Ces 83 atomes pourraient donc au maximum représenter un pourcentage total de 0,000166. C'est sûrement moins, mais ce qui importe, c'est que ça ne peut pas être plus, sinon ça aurait été indiqué dans notre premier tableau. Additionnons maintenant ce pourcentage d'atomes hypothétiquement en mouvement avec le pourcentage des atomes stables :

$$99,977841 + 0,000166 = 99,978007$$

$$100 - 99,978007 = 0,021993$$

Donc 0,021993 % de la composition du corps humain ne peut pas être matérielle ; et pourtant cette composition a bel et bien un poids, c'est d'ailleurs ce qui a permis sa découverte. C'est-à-dire au minimum 0,0175944 gr et au maximum 0,0177304 gr pour le sujet y, si on accepte l'hypothèse que certains atomes vont et viennent, ce qui est en fait attesté par la chimie, notamment dans les cas d'exposition aux éléments radioactifs.

Au-delà du fait que l'on pourrait se pencher sur la question scientifique de la possibilité pour une « chose » de posséder un poids sans pour autant posséder une quelconque réalité matérielle, du moins observable, c'est plutôt la question philosophique qui en découle qui nous intéresse : serait-ce le poids de la conscience ? L'être humain n'est pas une simple chose, il a quelque chose en plus. On est tenté de dire qu'il s'agit de la conscience, aussi appelée l'esprit ou encore l'âme, puisque la philosophie s'est mis d'accord depuis longtemps pour dire que c'est cela qui fait la spécificité de l'être humain par rapport à l'animal parmi les êtres animés, mais aussi l'unicité de chaque être humain par rapport aux autres. Chaque philosophe aura intuitionné cette différence, bien avant qu'elle ne soit identifiable par la science, et même s'ils ne sont pas d'accord sur le rôle et le statut premier à lui attribuer, ni même s'il faut considérer de ce fait l'homme comme un être supérieur ou au contraire comme un damné, c'est bien l'existence réelle de cette composition mystérieuse de l'être humain qui a inspiré la pensée de Descartes et sa fameuse scission corps/âme comme éléments distincts, mais en même temps interdépendant et dont la liaison est nécessaire pour l'être humain, tenant ainsi sa définition de l'Homme ; ce qui n'est pas sans nous rappeler son antinomie homme/animal, qui se résume finalement au statut spécifique de l'âme.

Nous ne pouvons pas dire que tout ce qui existe est matière ; en revanche, cette analyse nous apprend que nous pouvons dire que tout ce qui existe possède un poids ; jusqu'à preuve du contraire, en accord avec la théorie de la falsification émise par Karl Popper. Finalement, l'intuition de Mendeleïev n'était peut-être pas si mauvaise, puisqu'il avait initialement rangé les éléments de son tableau selon leur poids, ce qui a été corrigé dans la présentation standard de son tableau, car on reprochait à ce principe premier pour le classement des éléments de faire plus appel à la physique qu'à la chimie elle-même.

La bonne question à se poser, pour revenir sur notre différence ontologique, serait de se demander si ce pourcentage de composition inconnue, hypothétiquement attribué à l'âme, se retrouve dans la composition atomique d'un corps animal, et si c'est le cas, éventuellement établir un comparatif de proportion selon les espèces. Mais fermons ici cette parenthèse sur la chimie, et revenons à nos préoccupations philosophiques.

Notre petit croisement avec la chimie est la preuve que la philosophie s'occupe de problème bien réels, et, outre le fait de croiser le chemin de la science, elle s'inscrit elle-même comme la science universelle. Plus que dans n'importe quelle autre discipline, il me semble qu'il incombe au philosophe le devoir d'interdisciplinarité, autant que cela lui est possible, s'il veut atteindre un niveau digne du philosophe et définitivement dépasser celui de la spéculation, à laquelle s'adonnent les pseudo-philosophes ; la pensée de nos brillants prédécesseurs nous montre que cette recette a fait ses preuves. Immanuel Kant est peut-être bien le plus grand exemple de l'esprit philosophique universel ces trois derniers siècles, puisqu'il enseignait à l'université les mathématiques aussi bien que la physique, la géographie, la philosophie plus tardivement, et même l'astronomie, dont il disait que :

« Les observations et les calculs des astronomes nous ont appris beaucoup de choses remarquables, mais le plus important service que nous leur devons, c'est de nous avoir découvert l'abîme de l'ignorance que la raison humaine, sans ces connaissances, n'aurait jamais pu se représenter aussi profond ; la réflexion sur cette ignorance doit produire un grand changement dans la détermination des fins à assigner à l'usage de notre raison.²² »

D) Vivre et souffrir

L'homme a donc une conscience, et cette conscience est aussi une conscience de sa propre mort. L'être humain est un être égoïste, il craint la mort parce qu'elle le concerne, et lorsque qu'il voit l'un des siens mourir, cela l'effraie parce que cet événement outrepassé tous les efforts de sa volonté pour éviter de penser à sa propre mort, à laquelle il est toujours renvoyé dans ce genre de situation. Malgré le caractère absurde de cette conscience, nous ferons le pari risqué de la rationaliser. Rappelons-nous cette maxime de l'oracle de Delphes inscrite sur le temple d'Apollon²³. Nous pouvons penser que si cette conscience plonge parfois l'esprit humain dans l'effroi, c'est parce qu'il y a quelque chose que l'homme n'a pas encore compris à propos de la Nature, et donc à propos de lui-même ; ou tout simplement qu'il n'est pas encore prêt à l'accepter et à vivre avec. S'il y a une constatation flagrante de ce postulat, c'est bien la façon dont vivent les hommes dans nos sociétés contemporaines : ils vivent

²² « Critique de la raison pure », I, deuxième division, livre II, chapitre III « L'Idéal de la raison pure », deuxième section « De l'Idéal transcendantal », note du bas de la page 417 de l'édition PUF.

²³ « Connais-toi toi-même et tu connaîtras les dieux et l'univers »

comme s'ils avaient refoulé cette conscience, comme si nous étions éternels, et c'est d'ailleurs ce que la société nous incite à penser ; ou plutôt à ne pas penser ; et finalement, cette conscience refait surface en atteignant le paroxysme de sa potentielle terreur le jour où la confrontation directe à la mort est inévitable ; et à moins que nous ayons perdu la raison d'ici là, ce qui n'est vraiment pas souhaitable, ce jour arrivera forcément. Une terreur qui n'avait rien de nécessaire ; une terreur due à l'ignorance. Au-delà de la façon de vivre sa propre mort et celle des autres de la façon la plus digne qui soit – car c'est la seule réponse rationnelle à ce phénomène absurde ; en tant qu'être humain, nous avons le devoir de continuer à vivre, quelles que soient les souffrances, puisque de toute façon, vivre c'est avoir mal – la mort est selon moi un problème philosophique primordial parce que de sa conception dépend aussi et surtout la façon de mener nos vies, de construire les schèmes de nos sociétés, les valeurs de nos cultures. Et si une réflexion sur la mort peut nous permettre de vivre plus dignement, en éliminant tous les systèmes vaniteux et fallacieux de la civilisation humaine, alors nul doute qu'il faille le faire, qu'il faille mener ce difficile combat pour la vérité, quelles que soient les désillusions auxquelles nous serons exposés. Jamais le confort d'une illusion ne vaudra la cruauté d'une vérité. Si l'homme accorde un tant soit peu d'importance à la dignité, alors qu'il accepte d'abord sa condition, et qu'il ne recule pas devant la souffrance ; sinon autant tous nous suicider tout de suite. L'homme authentique prendra toujours la vérité telle qu'elle est, sans même faire entrer la souffrance qui s'en accompagne dans la balance ; il l'intégrera simplement, apprendra à vivre avec. La souffrance ne s'évite que lorsqu'elle n'apporte rien à la raison. Sinon, c'est de la lâcheté. Et quand ce n'est pas volontaire, de l'ignorance. Mais il n'y a qu'un pas entre les deux.

L'essence de la vie est la sensation continue de la souffrance vitale. Vivre c'est sentir, éprouver, ressentir, mais surtout souffrir. Le processus de vieillesse étant continue et inaltérable, comment le défilement d'un présent impalpable pourrait être vécu autrement que par la souffrance ? A proprement parlé, s'il n'y a plus souffrance, soit il y a inconscience, soit il y a mort ; à la différence que l'un est temporaire et l'autre absolue ; pourtant les deux ont le même effet, c'est-à-dire aucun. Le cours du temps ne pouvant être stoppé, la détérioration du corps joue contre la montre. Depuis sa naissance le corps ne fait que s'abîmer et s'éloigner de l'absolu vital dont il a bénéficié au point zéro de son existence. Même si de l'enfance à l'adulte on gagne en capacité, il n'en reste pas moins que le corps perd en permanence l'élan vital, l'impetus, l'énergie nécessaire à la vie et dont la quantité définit notre durée de vie originelle ; si nous mourons de mort naturelle. Après le passage à l'état adulte, il y a un stade de

décadence absolue. Non seulement l'énergie du corps s'écoule comme le sable dans un sablier, mais cela ne se fait en échange d'aucune contre-partie, au contraire. Arrivé à ce point de notre existence, toutes nos fonctions régressent, jusqu'à ce que le corps se soit entièrement vidé de son énergie pour dépérir. Rare sont ceux qui en arrivent là. En effet aujourd'hui on a trouvé mille et un moyens de se provoquer une mort qui ne soit pas naturelle, donc une mort prématurée. C'est devenu presque inévitable dans la société actuelle dont la majorité impose à la minorité un mode de vie hautement toxique. Tout ce qui vit, dont la durée va d'un point A à un point B sur l'échelle du temps, qu'elle que soit la longueur de cette ligne, n'est que décadence. La naissance est le moment de la perfection de la vie, encore chargée au maximum. La mort est le second point qui clos ce cycle de décadence, elle achève ce que la vie a commencé. Puisque le corps ne peut prendre le chemin inverse, c'est-à-dire partir de la mort pour arriver à la vie ²⁴, il faut concevoir l'existence dans une souffrance permanente parce que c'est la réalité. Le corps est en constante survie fasse aux épreuves et aux éléments de l'univers physique. Par définition, le corps ne peut connaître de jouissance pure.

Ainsi nous sommes en constante souffrance, mais de quel genre de souffrance parle-t-on ? S'agit d'une souffrance toujours perceptible ? En effet, il y a rarement souffrance pure. La plupart du temps, nous ne sommes pas conscient de cette souffrance. Vous êtes vous déjà dit que c'était douloureux de vieillir ? Cela n'a pas vraiment de sens si on prend la définition commune du terme « douloureux ». Cependant, il n'est nul conteste que le vieillissement en tant que dégradation du corps est négatif, c'est une souffrance en soi, même si elle n'est pas toujours ressentie. D'ailleurs si la souffrance était constamment ressentie et transmise au système nerveux par les nerfs à chaque endroit qui vieillit et qui donc se dégrade, nous aurions mal partout et tout le temps. Mais ce n'est pas parce qu'on ne la ressent pas toujours que la souffrance n'est pas là. Prenez l'exemple du cancer. Combien ne sont pas soignés parce que justement ils ne sont pas découverts ? Pourtant c'est bien une maladie qui implique une souffrance puisqu'elle mène à la mort. La vieillesse est donc aussi une souffrance, puisqu'elle mène à la mort. On ne ressent pas forcément les cellules de notre corps devenir folles et se multiplier déraisonnablement, sinon nous pourrions prévenir le cancer avant l'apparition des gros symptômes gênant que ce processus finit par impliquer. Si nous ne ressentons pas la souffrance constante de la vieillesse, ce n'est pas parce qu'elle cesse, non, mais parce qu'elle est mélangée, la plupart du temps, avec du plaisir. Quand nous vivons nous ressentons des

²⁴ « *The Curious Case of Benjamin Button* », de David Fincher, décembre 2008 ; adapté de la nouvelle éponyme écrite par Francis Scott Fitzgerald et publiée le 27 mai 1922.

choses, il n'est donc pas étonnant que souffrance et plaisir se mêlent. Toutefois, en tant qu'être vivant, jamais nous ne pourrions ressentir de jouissance pure, tout précepte qui fait appel à ce concept et donc nécessairement faux, de même que la conception du bonheur si celle-ci s'appuie sur une telle jouissance. En effet la définition du bonheur semble être exclusive, c'est-à-dire que c'est un état qui ne doit contenir aucun mal, sinon ce n'est plus le bonheur, et nous parlerions simplement de plaisir, or un tel état d'exclusivité ne peut qu'exister dans le sens de la souffrance. La notion de bonheur est donc déjà à rayer de notre esprit si nous voulons avancer rationnellement dans notre analyse. Si la vieillesse est une souffrance qui n'est pas toujours ressentie, qu'est-ce qui fait qu'elle peut l'être dans certain cas ? Est-ce que l'absence totale de plaisir suffit un instant à la faire surgir ? Hormis cette souffrance banale et sommaire, quelles sont les souffrances que nous appelons douleurs et qui apparaissent au même titre que les plaisirs ? Le temps semble bien impitoyable ; le présent reste une fiction que nous ne pouvons saisir car il s'écoule toujours au moment où nous le nommons, et ce présent n'est autre que le vieillissement. Par ailleurs, s'il faut concevoir une autre forme du temps, qui serait le passé et le futur, on pourrait penser que ces formes-ci échappent à la souffrance continue propre à l'essence de la vie, mais encore faut-il qu'ils aient une existence qui ne se résolve pas à une dimension psychologique de l'esprit humain. C'est pour répondre à ces questions que nous allons procéder à une anatomie de la souffrance. Et en passant, nous ferons tomber un préjugé institué par une maladresse l'histoire de la philosophie elle-même ; peut-être à cause d'une mauvaise traduction ou interprétation de la réelle pensée de son auteur.

En suivant la distinction corps et âme admise par l'histoire de la philosophie, bien que je sois plus prompt à parler d'esprit plutôt que d'âme, nous distinguerons tout d'abord deux types de souffrance selon leur réceptacle respectif. Tout d'abord, nous avons la souffrance physique, celle qui concerne directement le corps et qui nous est transmise par les nerfs, austère et primaire dans l'histoire de la vie – première à survenir dans une vie, car nous naissons dans la souffrance, sans compter qu'il faut du temps à un esprit pour se former. Ensuite nous avons la souffrance morale ou « mentale », plus complexe, élaborée, sophistiquée et secondaire. Tout comme nos émotions s'expriment toujours avant la raison, la souffrance physique s'exprime toujours avant la souffrance morale, mais ce n'est pas pour autant qu'elle lui est inférieure ; ils ont des modalités différentes. D'ailleurs la raison est toujours supérieure à l'émotion en ce qu'elle seule permet de vivre dans la dignité et le bon sens. Cette première distinction est faite par tout le monde. Cependant il faut creuser plus profond. En les analysant, on s'aperçoit que la première est irréversible parce qu'elle dépend

de notre corps et des éléments physique de monde, or nous n'avons aucun contrôle sur la forme ou la résistance de notre corps, ni même sur l'évolution de notre espèce. Même si grâce à notre raison nous sommes capable de nous servir d'outil et d'inventer des objets justement dans le but de limiter cette souffrance physique primaire, il n'en demeure pas moins vrai qu'elle sera toujours présente. Il est impossible de concevoir une vie sans que celle-ci ne souffre physiquement un jour ou l'autre, et cette souffrance, qu'elle soit inévitable – la naissance ou la mort – ou contingente – un accident – restera commune à tout être humain et en tout temps.

Pourtant, la seconde souffrance est tout à fait différente. Elle dépend tout entièrement de notre libre-arbitre, de l'évolution des mœurs et de l'usage que nous faisons de notre raison. Il ne s'agira jamais d'une souffrance irréversible dans le sens où elle n'est pas nécessaire à la vie, d'ailleurs on peut très bien imaginer que cet humanoïde, plus proche du singe que de l'*homo sapiens sapiens*, n'a jamais ressenti une souffrance morale d'aucune sorte dans son existence, pourtant ça ne l'a pas empêché de vivre. Cette souffrance secondaire ne sera donc jamais propre à tout homme en tout temps, au contraire elle est toute relative. Par ailleurs c'est son évolution qui en quelque sorte nous indique le degré d'évolution de la raison humaine. Cela fait de notre seconde souffrance une souffrance d'autant plus mystérieuse, puisque si nous en tant qu'être doué de raison en sommes à l'origine, en quoi peut-elle être une évolution ?

La première souffrance n'apporte rien en soi, pourtant elle est inévitable. On pourrait se demander si la solitude n'est pas aussi une souffrance inévitable mais du second type cette fois, puisqu'on naît seul et dans la douleur, tout comme on mort seul et dans la douleur. Autrement dit cela reviendrait à dire que les deux types de souffrance ne sont pas si différents, mais cela voudrait surtout dire que nous avons toujours eu l'usage de la raison et que donc l'homme serait une espèce supérieure qui ne descendrait pas de l'animal. Or il ne s'agit pas ici de réfuter la théorie de l'évolution, et en voici la preuve. La solitude n'existe en soi qu'à partir du moment où nous en avons conscience. La seconde souffrance ne sera jamais inévitable, au même titre que la première, car il ne suffit pas qu'elle puisse exister pour exister, c'est-à-dire que sa potentialité nécessite une effectivité que seule la raison peut accorder. Autrement dit, l'esprit ne pourra jamais ressentir la solitude tant qu'il ne saura pas ce que c'est, donc il ne pourra pas en souffrir à la naissance, puisque la première étape de l'esprit humain après naissance est la prise de conscience.

La souffrance physique est plus fortement rejetée par les hommes, car elle s'oppose à tout principe rationnel. En effet les gens n'ont pas ce qu'ils méritent, ils ont simplement ce qu'ils ont. Quand on a une jambe cassée, ce n'est pas parce que Dieu l'a voulu ou parce que c'est la contre-partie d'un équilibre vital érigé par le Karma ; on a juste une jambe cassée, c'est un accident et il n'y rien à voir de rationnel dans ce qui relève du hasard. Les être humains crédule voudraient y voir un signe pour se convaincre qu'ils n'ont pas souffert pour rien, comme une façon de s'auto-réconforter. C'est précisément dans le cas de la souffrance physique que la maxime de Nietzsche²⁵ ne fonctionne pas. Le défaut de sa maxime est de ne pas faire la distinction entre les deux types de souffrances. En effet, il serait étrange de penser que se casser une jambe, puisque ça ne nous tue pas, nous rend plus fort. En fait, si nous excluons le suicide de la seconde sorte de souffrance, en tant que paroxysme de cette dernière, sa maxime n'aurait plus aucun sens, puisque jamais une souffrance morale ne saurait attenter à la vie d'un être humain. Pour que sa maxime fonctionne, il faut à la fois qu'une souffrance puisse nous rendre plus fort mais soit aussi capable de nous tuer. Dans les deux types de souffrances, ces deux conditions ne sont jamais réunies, car le suicide exprime la souffrance mais n'en est pas un acte à proprement parlé, puisqu'il implique l'irréversible. En tant que souffrance ultime, celle par laquelle il se réalise, le suicide serait plutôt une libération. Sur ce point, le suicide est similaire à la mort. Ce qui différencie les deux, c'est la volition et le pouvoir d'agir. Le suicide demeure un acte bien mystérieux qui, s'opposant au naturel instinct de survie remplacé par le devoir de survivre qu'il incombe à la dignité humaine, demeure également inaccessible à l'esprit rationnel.

Il est rare que la souffrance morale puisse causer la mort, mais pourtant pas impossible. En effet, on a déjà vu des personnes se laisser mourir par chagrin ; suite à la perte de l'être aimé, ou de ses enfants par exemples. Il y a des esprits qui sont incapables de s'en remettre et qui se trouvent tout simplement incapable de continuer à vivre. Ces personnes ne devraient pas s'arrêter de vivre, mais parfois, on n'y peut rien ; ce n'est pas pour autant qu'il faut dénigrer leur excès d'amour et de noblesse. D'ailleurs, il est intéressant de noter que l'on retrouve aussi ce phénomène chez certaines espèces animales²⁶, comme chez le scinque rugueux²⁷ – ou *Tiliqua Rugosa* – Il faut toutefois savoir que ces animaux monogames à vie,

²⁵ « 8. Aus der Kriegsschule des Lebens. - Was mich nicht umbringt, macht mich stärker. », *Sprüche und Pfeile*, §8, in « *Götzen-Dämmerung* », Turin, am 30. September 1888, Friedrich Wilhelm Nietzsche. D'abord traduit « Ce qui ne me fait pas mourir me rend plus fort » par Henri Albert en 1908, puis « Ce qui ne me tue pas me fortifie » par Patrick Wolting en 2005.

²⁶ C'est notamment le cas chez les Inséparables (*Agapornis sp*), le dik-dik (*Madoqua*), le mara (*Dolichotis Patagonum*), le renard du Tibet (*Vulpes Ferrilata*), le cygne trompette (*Cygnus Buccinator*).

²⁷ *Tiliqua Rugosa Rugosa*, ainsi nommé par John Edward Gray et cité pour la première fois en 1825, dans « *The Annals of Philosophy, July to December 1825, vol. XXVI, London* », Article VII « *A synopsis of the Genera of*

pouvant se laisser mourir à la mort de leur partenaire, représentent moins d'un pourcent des espèces animales. Les autres espèces peuvent parfois être des monogames saisonniers, mais pour la plupart, ils sont polygames. Chez les animaux, tout est une question d'espèce et d'instinct, tandis que chez l'être humain ; l'être libre par excellence ; nous trouvons toutes les possibilités. Ainsi il n'est pas juste de dire que le romantisme est un concept insufflé par le développement de la société occidentale mais qui n'a pas de réalité ; ou plutôt que l'être humain n'est pas fait pour cela. Certains le sont, et d'autres ne le sont pas. Il est donc tout aussi faux de dire que l'homme est naturellement fait pour le libertinage.

Il semble donc qu'il existe une « troisième sorte » de souffrance, plus rare mais aussi plus puissante ; celle qui, bien que n'étant pas physique au départ, en vient à affecter le corps, souvent de manière brutale et dangereuse. Pourtant, difficile d'en faire une sorte à part entière, et ce pour une raison simple : tout dépend de la personne qu'elle affecte. Tandis qu'une souffrance physique l'est pour tous, et idem pour les souffrances morales, la souffrance qui va mêler les deux, toujours dans le sens d'une douleur de l'esprit qui a des répercussions sur la santé ; comme la dépression nerveuse par exemple. En effet, les êtres humains ne sont pas tous exposés de la même façon à ce genre de souffrance, tout dépend de la constitution de l'esprit de chacun ; certains seront plus sensibles, et donc plus fragiles, car plus susceptibles d'être affecter par ce genre de souffrance. Encore une fois, il ne s'agit pas là de juger ou de comparer, ni même de catégoriser les individus ; car cette constitution dont il est question, pour la majeure partie, n'est pas de notre ressort. Mais à partir du moment où les conséquences de la souffrance en question dépendent de l'individu qui la vit, et non de la souffrance elle-même, peut-on véritablement en faire une troisième sorte de souffrance ?

Résumons un peu. Les souffrances physiques ; telles qu'une blessure mal soignée ; peuvent certes entraîner la mort. Mais si on confronte ce premier type de souffrance à la maxime de Nietzsche, on voit mal en quoi se remettre d'une blessure peut rendre plus fort. Ou alors il faudrait mener une étude psychologique pour voir si les personnes qui ont plus de cicatrices ont une volonté de vivre proportionnellement plus forte que les autres. En tout cas, sur le plan strictement physique, ça ne fonctionne pas. Une jambe ne sera pas plus résistante parce qu'elle a déjà été cassée – or cas de pose de prothèse. Et cela, la médecine peut facilement le prouver.

Reptiles and Amphibia, with a Description of some new Species », p. 201.

Emettons une hypothèse. Nous naissons probablement tous avec une certaine quantité d'*impetus*²⁸, qui détermine notre capital d'espérance de vie. Ce serait comme si notre corps était le réceptacle de toute notre énergie vitale, fournit à la naissance par la Nature par le biais de la procréation, et nous aurions le choix de déverser de différentes manières cette énergie, chacune influant sur le destin de notre corps. C'est cette quantité limitée d'énergie qui fait que le corps n'aura pas la force de vivre éternellement. Quand un accident arrive, telle qu'une blessure, il se peut que cette quantité d'*impetus* diminue plus qu'elle n'aurait dû. Par exemple, il est certes possible de vivre sans certains organes, tel un rein, mais il ne fait nul doute que notre durée de vie s'en trouve affectée ; car c'est un peu de notre *impetus* originel qui s'en va. A côté de ce concept, que l'on retrouverait finalement en toute vie, on trouve également, mais seulement chez l'être humain, le *conatus*²⁹. Il désignerait plutôt la volonté de progresser dans l'être, de réaliser une essence qui ne demande qu'à se compléter et à s'adapter ; c'est-à-dire d'évoluer, à la différence qu'il s'agirait de le faire, non pas uniquement selon l'évolution naturelle des espèces, mais en surpassant la Nature elle-même. La Nature a fait l'être humain de telle façon qu'il trace la voie de son évolution lui-même, et l'évolution des technologies modernes va en ce sens.

Si la souffrance physique peut négativement affecter l'*impetus*, on peut se demander si elle affecte en une quelconque manière le *conatus*. Un handicap peut par exemple affecter le moral d'un individu en raison de ce que cela implique. En revanche, la souffrance morale affecte avant tout le *conatus* ; mais pour ce qui est des éventuelles répercussions sur le corps et sa santé, la nature de l'esprit de chaque individu en est seule responsable.

Les souffrances morales ; telles que la honte, l'humiliation, le chagrin, le deuil, la diffamation, par exemple ; sont des souffrances parce qu'elles ont un impact négatif sur l'humeur, mais n'engagent pas directement le pronostic vital et ne le peuvent pas, car au lieu d'affecter le corps, elles affectent l'esprit par le biais de la conscience. C'est pourquoi ce type de souffrance est strictement une souffrance humaine ; à l'exception près du chagrin, que l'on retrouve rarement chez quelques espèces animales. Si on reprend la maxime de Nietzsche, on s'aperçoit que ça ne fonctionne toujours pas, car il faudrait qu'elles puissent nous tuer pour que ces souffrances morales nous rendent plus fort si nous les surmontons. Ce genre de souffrance peut en effet mener au suicide, mais dans le cas du suicide, ce n'est pas la

²⁸ Théorie développée en premier lieu par Jean Philopon (490/5-568), philosophe de l'École néoplatonicienne d'Alexandrie, dans son « *Commentaire sur la Physique d'Aristote* » en 517, puis dans « *La création du monde* » (*Peri kosmopoias*) à partir de 540.

²⁹ Concept fondamental de l'« *Ethique* » (*Ethica Ordine Geometrico Demonstrata*) de Baruch Spinoza (1632-1677), publié en 1677, dont on peut trouver une définition en les propositions VI et VII du livre III.

souffrance qui nous tue ; c'est nous qui nous tuons nous-même à cause de la souffrance. Nous souffrons tous, à plus ou moindre degré, tout au long de notre existence, parce que c'est naturel. Alors s'il fallait intégrer le suicide à la maxime de Nietzsche, elle n'aurait plus aucun sens, car cela signifierait que tous les individus qui ne se suicident pas sont en permanence de plus en plus fort. Il faudrait alors déterminer quelles sont les souffrances spécifiques qui mènent au suicide. Mais cela est impossible, car tout dépend de la nature de l'individu. Donc nous ne pouvons pas intégrer le suicide à sa maxime.

Si les différentes sortes de souffrances ne permettent pas de valider la maxime de Nietzsche, faut-il concevoir que la mort puisse se manifester par autre chose que par la souffrance ? On pourrait comprendre sa maxime par « ce qui ne peut pas me tuer », mais ça n'aurait pas de sens, car même en se faisant plaisir, le simple fait de vieillir ne rend pas plus fort, bien au contraire ; sauf si au lieu de force physique, on parle de maturité. Il est fort probable qu'il ait voulu dire par là « ce qui peut me tuer », mais dans tous les cas, il parle nécessairement de souffrance, pour la simple et bonne raison que l'on n'a jamais vu le plaisir fortifier le corps ou élever la raison. Nous avons tous un capital de durée de vie fourni à la naissance, et nous pouvons aussi bien stimuler son potentiel que le diminuer ; mais en aucun cas on ne peut le fortifier, car on ne peut aller au-delà de ce que mère Nature nous a offert. En revanche, la souffrance peut élever la raison, car c'est par l'erreur que nous progressons ; c'est le constat d'un défaut ou d'une faille qui nous pousse au perfectionnement, parce que c'est ainsi que fonctionne notre raison. D'autre part, Nietzsche dit bien « ce qui peut *me* tuer » et non pas « ce qui peut *nous* tuer ». Voilà un détail important à relever et qui pousse notre analyse de sa maxime à sortir de l'aporie. La difficulté principale de l'expression de sa maxime, et qui l'a fait passer à tort pour fausse, c'est que tout en étant philosophique, sa maxime ne s'universalise pas au nom de l'humanité mais au nom de la subjectivité. Autrement dit, il signifie que si une souffrance morale peut me tuer *moi*, alors je deviendrais nécessairement plus fort en la surmontant. Cela implique que si je suis susceptible d'une telle souffrance, c'est donc que je peux me fortifier sur le point qui la concerne ; mais cela nous invite également à nous connaître nous-même. En d'autres termes, si je veux devenir plus fort, j'ai intérêt à me connaître moi-même le mieux possible, si ce n'est absolument. C'est-à-dire que la souffrance humaine devient le signe d'un manque que la raison aura besoin de combler dès qu'elle en aura conscience. Ainsi, avec cette maxime, Nietzsche fait revêtir à la souffrance l'aspect positif de moteur au projet humain qu'est la recherche de perfectionnement. C'est parce qu'on ne veut pas souffrir que l'on va chercher à comprendre la raison de la souffrance, pour ensuite faire en sorte qu'elle ne puisse plus réapparaître. Toute la

question est maintenant de savoir si le fait de surmonter une souffrance qui peut me tuer moi me rendra effectivement plus fort. Il faudrait alors ajouter à sa maxime que ce qui peut me tuer doit nécessairement se rapporter à quelque chose de perfectible en soi, c'est-à-dire que l'on peut fortifier ; mais c'est quelque chose que nous comprenons implicitement. Par exemple, si l'on prend le chagrin, je doute fort que le fait d'être parvenu à faire son deuil nous rende d'une quelconque manière plus fort. On continue simplement à vivre, et on en garde souvent le cœur meurtrie d'ailleurs ; mais je ne pense pas que la raison puisse faire quoique ce soit pour remédier à ça. A moins de prendre le chemin de l'ataraxie et de se refuser à tout attachement sentimental, la mort de nos proches continuera de nous attrister tant que la raison humaine considérera la mort comme un paradoxe de l'existence.

C'est dans ce genre de cas que l'on constate toute l'imperfection du langage, car si l'on s'arrête aux mots utilisés par Nietzsche, sa maxime n'a pas de sens. Pourtant, si l'on parvient à voir ce qui se cache au-delà de ces mots, on comprend la maxime philosophique.

Par sa maxime, Nietzsche veut signifier qu'au lieu de simplement recevoir la souffrance pour ce qu'elle est, nous devrions nous l'approprier et en faire usage à bon escient. D'ailleurs, n'est-ce pas justement les souffrances morales qui sont responsables des orientations émotionnelles et du développement de la maturité d'un individu ? Certains individus auront davantage besoin de l'aide d'autrui pour comprendre ce qu'ils ont à tirer de leur souffrance ; la philosophie est aussi là pour indiquer la voie de l'autonomie. Devenir plus fort est désirable. Cependant, il s'agit d'une gratification qui a un coût : la souffrance et le travail réflexif qui s'en accompagne. Finalement, sa maxime signifie aussi que celui qui fuit la souffrance ne veut pas devenir plus fort par lâcheté. Nous sommes libres par essence, alors même le fait de devenir plus fort devient une question de choix, et donc restera toujours une possibilité. Cela ne veut pas dire que toutes les souffrances vont rendre plus fort ; la plupart du temps ce sont seulement des souffrances ; mais les affronter de pied ferme, c'est déjà se montrer digne de vivre en tant qu'être humain. Puisque nous sommes fait pour souffrir, affirmons l'essence de notre être et allons à sa rencontre, jusqu'à ce que la souffrance disparaisse, non pas par peur mais par force. Plutôt que d'appeler « perfection » ce but éternellement recherché par l'être humain – parce que la perfection est un concept fictif – nous dirons plutôt « sérénité », et que ce qui y mène est la recherche de perfectionnement.

La souffrance occupe une place centrale dans la philosophie de Nietzsche. Dans son avant-propos de la deuxième édition à « *Le gai savoir* »³⁰, il nous précise que le philosophe entretient un rapport particulier avec son corps, et que, en outre, les plus grands penseurs sont

³⁰ « *Die fröhliche Wissenschaft* », 1886.

des penseurs malades. Il ne manque pas de souligner l'importance que joue notre corps dans notre façon de penser, et qu'il ne faudrait pas oublier que toute philosophie, si elle se veut philosophie, ne peut faire l'économie, ni même l'abstraction, de l'incarnation physique que sont les corps ; l'âme et le corps sont indissociables, parce que tel est l'être humain. D'autre part, il affirme que revenir de la douleur a ceci de bon qu'elle nous permet d'apprécier autrement mieux les joies ; et même les plus simples de ce monde, celles auxquelles nous n'aurions jamais prêté attention avant d'avoir souffert. On peut reconnaître à Nietzsche cette authenticité, du fait d'avoir transfiguré son état, sans aucun détour, dans la pensée la plus profonde – et c'est quelque chose que l'on peut également accorder à son prédécesseur Schopenhauer. Contrairement à Schopenhauer, il rejette la voie de la misanthropie. Si la vérité est absurde, alors il en déduit que la maturité peut se définir par une non recherche de la vérité. Partant de là, c'est dans son chapitre premier qu'il rejoindra Schopenhauer en dépeignant l'existence comme une comédie, où la conservation de l'espèce qui s'exprime à travers nous et malgré nous est le seul et unique but de la Vie, et que l'amour n'est qu'un voile pour mieux nous faire avaler la pillule. Pourtant, il tentera petit à petit de dépasser le refus de la vie face auquel a abouti Schopenhauer, en trouvant une raison de dire « oui » à la vie, qui fasse que, au lieu de contourner la ruse de la Nature pour mettre fin au renouvellement de l'espèce et aux souffrances qui l'accompagne, notre volonté de vivre puisse tomber en accord avec la conservation de l'espèce qui s'exprime malgré tout. Mais cela concerne l'une des parties centrales à venir de ce mémoire.

Que serait l'être humain s'il était incapable de souffrir moralement ? Un animal parmi les autres ; il n'aurait sans doute jamais évolué. Ainsi, si le bonheur existait, il serait strictement négatif, car les choses les plus proches en lesquelles il pourrait s'incarner seraient la naïveté et la béatitude ; or cela signifierait s'interdire à la possibilité de devenir plus fort ainsi qu'à toute perspective d'évolution, ce qui n'est absolument pas enviable, et de surcroît non naturel. Si le bonheur existe, il n'est pas fait pour l'être humain ; alors cesser de croire à ce concept fictif, c'est déjà se rendre moins malheureux que nous ne le sommes déjà. Rechercher le bonheur, c'est comme vouloir vivre éternellement : c'est absurde. On ne peut trouver une hyperbole toute droite sortie de notre esprit pour des raisons linguistiques.

Être malheureux, c'est avant tout être conscient de ce qui peut rendre malheureux. Si le malheur n'était pas perçu, c'est comme s'il n'existait pas, puisque « *esse est percipi aut percipere* »³¹. Donc si nous sommes malheureux, c'est parce que nous sommes dotés d'une

³¹ « Être, c'est être perçu ou percevoir », George Berkeley (1685-1753).

conscience suffisamment complexe pour percevoir ce genre de chose. Nous pourrions donc reformuler le célèbre *cogito*³² de Descartes ainsi : je souffre, donc je suis. En effet, car seule la mort peut mettre fin à toute forme de souffrance. D'ailleurs, ne se sert-on pas de la douleur pour distinguer la réalité du rêve ? C'est de là que vient cette également célèbre expression : « pince-moi, je rêve ». De deux choses l'une : soit la douleur qui devrait normalement survenir ne se fait pas ressentir, nous confirmant qu'il s'agit bien là d'un rêve, soit la douleur est en fait un signal du corps via le subconscient pour signifier que quelque chose ne va pas, comme un membre mal placé, empêchant le sang de circuler correctement, ou encore une apnée du sommeil, ce qui a en général pour but de nous réveiller afin de régler le problème. En formidable machine aux rouages complexes qu'est notre corps, la douleur est donc un moyen de nous ramener à la réalité. On ne se sent vivre que dans la souffrance.

Ce qui est frappant dans le développement de nos sociétés, c'est l'imagination très fertile des hommes pour se dérober de la néantisation de leur être qui les attend ; les empêchant ainsi de comprendre l'unité de mère Nature et l'intérêt, ou plutôt le devoir, qu'il incombe au cycle de la vie.

Pour se rassurer, l'homme a voulu se réapproprier un phénomène qui échappe complètement, et à son contrôle, et à sa compréhension. Ainsi avons-nous au travers de l'histoire humaine une représentation de la mort, certes éclectique, mais dont le point d'émergence demeure la personnification, ce qui nous renvoie à l'anthropocentrisme. Ce qu'il y a d'intéressant à analyser dans ces représentations, ce serait plutôt l'évolution de la conception de la mort selon les cultures, et le sens à donner à tous les rites qui s'en accompagnent, plus que ce qu'elles pourraient nous apprendre de la mort elle-même. Disons-le tout de suite, elle ne peuvent rien nous en apprendre, c'est un fait. Difficile en effet de faire une représentation du néant, et même vain de le tenter. En revanche, cette seconde partie qui nous nous apprêtons à entamer, fera cette fois appel à l'anthropologie dans le cadre de notre philosophie de la mort ; et cela me paraît judicieux de passer par cette comparaison de la représentation de la mort au sein d'une grande civilisation, pour en venir au fait que, dans une troisième partie, la religion, en tant qu'elle est issue d'une conscience encore immature, ne peut que freiner la sagesse humaine, et même s'oppose carrément à la volonté de puissance ; ce qui est problématique, puisque cette dernière résume tout à fait le devoir de dignité qui nous appartient.

³² D'abord « Cogito, ergo sum » dans « *Le discours de la méthode* » (1637), ensuite « Ego sum, ego existo » dans « *Les méditations métaphysiques* » (1641), puis « Cogito ergo sum » dans les « *Principes de la philosophie* » (1644).

II La mort dans ses grandes représentations et interprétation de ses connotations

« L'homme, dans sa condition primitive, émerge à peine de l'animalité ; il est heureux : cette condition primitive est un paradis ; il ne sortira de l'animalité que lorsqu'il aura eu l'occasion d'exercer sa raison, mais avec la réflexion naissante survient la connaissance du bien et du mal, la conscience inquiète découvre le malheur de l'existence séparée : c'est donc une chute. »³³

A) Analyse et commentaire de l'illustration

Pourquoi un tel choix d'illustration ? Il me paraît fort intéressant pour deux raisons. D'abord, cette scène, représentant « *le jugement du mort par Osiris* », remonte si loin dans l'histoire qu'elle précède l'invention d'un système d'écriture de type alphabétique. L'être humain a donc toujours été conscient de sa propre mort, aussi loin que l'on remonte dans les manifestations que nous en avons, et c'est quelque chose qui le préoccupe visiblement, puisque les égyptiens sont allés jusqu'à lui consacrer tout un livre ; un livre des plus sacré pour eux. Ensuite, parce que parmi les plus grandes civilisations, l'Égypte Ancienne est sûrement celle qui a bâti les plus gigantesques monuments ; dont la méthode de construction demeure d'ailleurs encore un mystère ; pour ses morts. Mais ce qu'il est important de noter, c'est que les égyptiens ne le faisaient pas simplement pour honorer, ni pour commémorer leurs morts, comme ça peut être le cas ailleurs ; non, ils le faisaient avant tout car ils croyaient à l'existence d'un monde dans l'au-delà. Un monde qui prolongerait l'existence dans un certain sens, non plus en tant qu'être vivant, mais en tant que « mort ». Nous sommes pour la première fois dans l'histoire face à une conception de la mort qui cherche à contourner la mort elle-même. Ce passage possible vers l'autre monde dépendait de nombreuses préparations, dont certaines étaient un privilège que les égyptiens réservaient à leur haute société, car cela

³³ Jean Starobinski, dans son introduction au « *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* » de Jean-Jacques Rousseau, p.20 de l'édition Gallimard, 1969.

revenait, d'une certaine façon, à prolonger l'existence à l'infini. Quant aux Pharaons, ils bénéficiaient des meilleures techniques alors découvertes. Ainsi, grâce à la construction des pyramides, ils ont pu rejoindre les dieux. Bâtir une pyramide est un travail méticuleux, et sa structure est complexe. Plus qu'un simple tombeau, pour nous autres mortels, la pyramide était, d'après la mythologie égyptienne, le seul moyen d'accéder à cet autre monde réservé aux dieux, interdit aux vivants et aux simples morts, et ce selon un rite très précis.

L'Égypte Antique est donc la seule civilisation connue à avoir dépassé le simple stade de croyance en un au-delà, en faisant la « science » d'un passage possible entre le monde des vivants et le monde des morts, garantissant ainsi la possibilité d'une existence infinie – un vieux rêve de l'humanité – et en la répertoriant dans le « *Livre des Morts* »³⁴. Jamais il n'y eut une autre civilisation que l'Égypte Antique à avoir dépensé autant d'effort, et à avoir fait mine de tant d'ingéniosité, dans le but de combattre la mort elle-même, d'échapper à son funeste destin. Ainsi, il y a deux sortes de « mort » pour les égyptiens. Il y a le mort qui a simplement cessé de vivre, et qui, s'il passe l'épreuve du jugement, poursuivra son existence dans le monde des Morts. Puis il y a le mort qui échoue devant l'épreuve du jugement, et qui cesse tout simplement d'exister, et ce pour toujours. Autrement dit, c'est ce que nous appellerions aujourd'hui la véritable mort. Mais pour les égyptiens, la mort peut être beaucoup d'autre chose que cette mort définitive qui marque l'arrêt de l'existence, et pour laquelle ils n'ont finalement pas véritablement de mot ; sinon un nom : Seth.

Seth est la mort incarnée, mais parmi toutes les divinités égyptiennes, il est le seul à être considéré comme une erreur de la nature. D'après le mythe conté dans « *Le livre des morts* », personne ne mourrait dans les temps d'origine. Mais un jour, Seth prit injustement la vie de son grand frère, le dieu-pharaon Osiris, en le noyant dans le Nil grâce à un sombre complot, ce qui acheva son existence. Mais ce fut une grave erreur de la part de ce dieu, qui avait un pouvoir semble-t-il interdit. Alors le tribunal divin appela Seth à comparaître et décida de redonner vie à Osiris, injustement victime d'une faute de parcours. Seulement, malgré tous les pouvoirs des déesses et sœurs d'Osiris, Isis et Nephtys, ainsi que du dieu Anubis, Osiris revint bien à lui ; sauf qu'il n'était plus vivant et ne pourrait plus jamais l'être. Ainsi naquit le monde des Morts. Protégé en son nouveau royaume, auquel on lui accorda la

³⁴ Il s'agit d'une compilation de papyrus, aujourd'hui conservée au musée égyptologique de Turin. C'est l'égyptologue allemand Karl Richard Lepsius qui en effectua une première traduction en 1842, à partir du papyrus de *Louef-Ankh*, daté de l'époque ptolémaïque, représentant la version la plus complète et la plus aboutie du « *Livre des Morts* », et dont il tira pas moins de 165 chapitres. Grâce aux recherches des égyptologues suisses, anglais et américains – Henri Edouard Naville, sir E.A. Wallis Budge, Thomas George Allen – la compilation est finalement achevée en 1960 avec un total de 192 chapitres.

souveraineté, il devint alors le dieu Osiris : celui qui préside le jugements des Morts. Quant à Seth, bien qu'il soit à l'origine du phénomène du « mourir », il ne joua depuis lors plus aucun rôle dans ce phénomène si détestable aux égyptiens. Et il est bien sûr absent de la scène cruciale qui détermine la jonction entre le monde des vivants et celui des Morts, le rite de passage qui fait de la mort un moment clef du cycle particulier de la prolongation de l'existence.

Afin de mieux comprendre ce que dit la mythologie égyptienne sur la mort, analysons en détail cette illustration sur papyrus. Ce qui va nous intéresser, ce n'est pas seulement la destinée des quelques pharaons qui pensaient pouvoir accéder à un au-delà divin, c'est aussi la destinée de chaque homme face à sa propre mort. Voici l'illustration avec sa terminologie.



Cette salle de jugement est considérée comme appartenant au royaume des Morts, pourtant elle n'en constitue que les portes d'entrées, et n'y laisse pas entrer n'importe qui. Selon les égyptiens, chaque individu victime de la mort arrive directement au seuil de cette salle après que le cœur ait cessé de battre. Pour ce qui est de l'importance de la momification dans le procédé d'immortalisation, nous y reviendrons plus tard. En théorie, chaque défunt doit passer devant cette salle ; c'est une question de droit naturel, et les égyptiens tiennent leur notion de justice très à cœur.

C'est Anubis, gardien du monde des Morts et dieu de la momification, qui accueille en premier le défunt après sa mort. La toute première étape consiste en une confrontation avec Anubis. Tout d'abord, le dieu flaire le défunt afin de le reconnaître. Le défunt doit ensuite

affirmer qu'il a visité tous les lieux saints d'Égypte, et Anubis teste ses connaissances en lui demandant le nom de la porte, de son linteau, et du seuil du tribunal d'Osiris. Si le défunt répond correctement, il est autorisé à y entrer. S'il répond mal, le défunt cesse d'exister.

C'est donc Anubis qui conduit le défunt au tribunal d'Osiris. Ce tribunal est aussi appelé « salle de la double Maât » ou « salle des deux Justices ». Quoiqu'il en soit de la vie du défunt, il n'y a que deux sorts possibles qui lui sont réservés à l'issue du jugement. Anubis conduit le défunt devant Osiris, qu'il doit saluer, et devant qui il devra faire ce que les égyptiens appellent la « confession négative ». Il s'agit pour le défunt d'énumérer une liste de péchés qu'il n'a pas commis. Ce sont des péchés graves, non moralement, mais socialement ; le concept de moral n'existe alors pas encore ; les mauvaises actions sont jugées en fonction d'un principe utilitariste en vertu de la communauté égyptienne (peuple, patrimoine, territoire). Ceci fait, il se tourne vers les 42 juges du tribunal, dont il connaît les noms, et réaffirme qu'il n'a pas commis 42 fautes, qu'il est pur et innocent. Les juges représentent chacune des 42 provinces de l'Égypte, ainsi qu'un péché que le défunt a pu commettre. Le tribunal divin est quant à lui composé de 12 dieux : Harmakhis, Atoum, Shou, Tefnout, Geb, Nout, Isis, Nephtys, Horus, Hathor, Hou et Sia. Si le plaidoyer oral du défunt a été convaincant, Osiris le déclare « juste de voix ». La table d'offrandes représente tout ce que le défunt a emporté dans sa tombe ; de l'or, des bijoux, de la nourriture et des produits de beauté ; ainsi que tout ce que ses proches ont offert à sa dépouille pour le soutenir dans son épreuve face à Osiris. La quantité d'offrandes présentes sur la table est là pour jouer en la faveur du défunt lors du plaidoyer.

La première étape orale ayant été franchie avec succès, la seconde étape physique peut commencer. Anubis amène cette fois-ci le défunt devant la balance. Il ajuste la balance en y déposant, dans le plateau droit, l'esprit de Maât, représenté par une plume d'autruche, et dans le plateau gauche, l'esprit du défunt – ou sa conscience – représenté par son cœur. Maât est la déesse Mère de la sagesse, de la justice et de la vérité. C'est à ce moment que Thot, le dieu lunaire et seigneur du temps, intervient pour seconder Anubis dans sa tâche. Tandis que Anubis veille à ce que la balance soit bien réglée et que la pesée du cœur se fasse sans encombre, Thot inscrit le résultat sur sa tablette d'argile. Sur les murs sont inscrits les 200 formules du « *Livre des morts* », écrites par Thot lui-même. Le rituel veut que le défunt, au moment de la pesée de son cœur, récite la 125^{ème} formule sans se tromper.

Si le cœur du défunt est plus lourd que la plume représentant Maât, alors c'est qu'il a commis beaucoup de péchés durant sa vie terrestre. Dans ce cas, la sentence est irrévocable. Non seulement il n'aura pas le droit d'accéder au monde des Morts, et donc, à l'immortalité ;

mais en plus, il est condamné à une mort violente et définitive pour avoir menti lors de sa confession, qui fait retourner son âme au néant d'où elle provient, et ce pour toujours. La cessation de l'existence est ce qui effraie le plus les égyptiens dans la mort, et c'est ce contre quoi ils dépensent tant d'énergie à lutter, comme s'il s'agissait là d'un ennemie de l'équilibre du monde et des choses – incarnée par Maât. Pour les égyptiens, la mort est une corruption qu'il faut à tout prix combattre pour rétablir l'équilibre. Devant Thot se tient le monstre Ammit, également surnommé « La Grande Dévorante ». C'est à elle que Thot donne le cœur, plus lourd que la plume, à dévorer. En dévorant le cœur, Ammit met fin à l'existence du défunt.

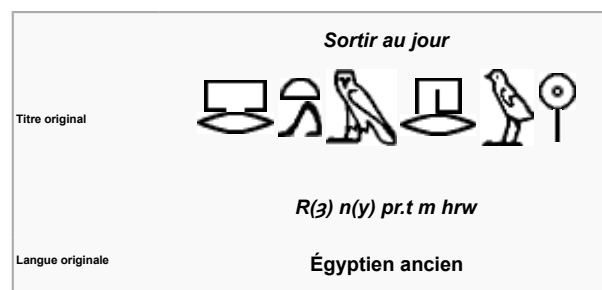
Mais si le cœur est plus léger que la plume, alors Horus, le dieu faucon, fils d'Osiris, prend la relève et amène le défunt devant Osiris, Isis et Nephtys. Cette seconde étape franchie, Osiris s'apprête à accueillir le défunt dans son royaume. C'est à ce moment que Osiris accorde au défunt le statut de « bienheureux ». Ce statut tant recherché, qui leur ouvre les portes de l'immortalité telle une clef ultime, représente la juste récompense à tout égyptien qui se serait conduit en vertu de Maât ; vertu dont il incombe au pharaon de montrer la voie à son peuple. Si l'on en juge par tout ce que représente Maât, à la fois en tant que Déesse suprême et originelle, et en tant que concept, le pharaon pouvait être considéré, bien que s'appuyant sur des croyances mythologiques, comme un gouvernant philosophe ; le sage qui indique la voie à suivre, pour rétablir l'ordre, la justice, l'équité, la vérité et l'équilibre du monde. Le pharaon devait se faire l'interprète direct de la déesse Mère.

Le défunt s'apprête maintenant à franchir le lac de Natron à bord de la barque du dieu soleil Rê, mais le chemin d'entrée au royaume des Morts – aussi appelé l'« Amenti » ; la demeure des Justes – est encore long et semé de pièges mortels. Afin d'arriver au bout du chemin sain et sauf, le défunt sera escorté par les déesses Isis et Nephtys, chargées de veiller sur lui, pour l'aider à braver les multiples dangers qui se présenteront à lui. Devant Osiris, une fleur de lotus ; symbole de renaissance. Sur cette fleur de lotus se trouvent les quatre fils d'Horus. Ils jouent le rôle de transporteur d'organe pour le défunt, grâce à des vases canopes. Tant que le défunt n'est pas arrivé au bout du chemin de l'immortalité, il ne pourra pas se reconstituer et ainsi récupérer son corps tel qu'il était de son vivant. Les fils d'Horus doivent donc le suivre jusqu'au bout de son périple.

Une fois que le défunt a franchi cette étape finale, ses organes lui sont restitués et son corps reprend vie. Isis, Nephtys et les fils d'Horus retournent auprès d'Osiris, sur le lac Natron. A partir de là, le défunt peut jouir sans crainte de son statut de « bienheureux », et ce pour l'éternité. Ce royaume des Morts n'est autre que l'Égypte elle-même, mais peuplée de

défunts comme lui, qui ont franchi toutes les étapes avec succès ; un peu comme un monde parallèle, l'envers du royaume du Soleil diurne, un monde nocturne où le Soleil, au lieu d'être signe de vie, devient signe de régénération. En effet, inutile d'imaginer un paradis, tant l'égyptien aimait son pays ; il n'imaginait pas vivre son immortalité ailleurs que chez lui, et aurait plutôt vécu cet exil comme le pire des enfers. Le bienheureux est donc un défunt éternel qui a rejoint ses ancêtres, qui vit chez lui, qui n'a jamais faim ni soif, qui ne tombe pas malade et ne vieillit pas. Grâce à la construction de temples dédiés à cet effet, les égyptiens vivants gardaient un contact important avec leurs morts, et pensaient pouvoir rentrer en contact avec les « vivants » de l'autre monde par le biais de sortes de prières ; et il était fréquent de le faire quand il s'agissait de prendre une décision importante dans la vie d'un homme. Les « signes » qui en résultaient étaient alors interprétés comme des réponses de leurs ancêtres.

Si on regarde de plus près le document original qui a donné lieu, après le colmatage des chercheurs égyptologues, au fameux « *Livre des Morts* », on s'aperçoit que le titre a été occidentalisé. En vérité, cet ouvrage portait pour titre « *Livre pour Sortir au Jour* » et se transcrivait ainsi en hiéroglyphe :



Ce titre premier, et seul connu pour les égyptiens, nous en apprend davantage sur leur conception de la mort. La mort s'opposant à la vie et au soleil, « sortir au jour » signifie en fait sortir des ténèbres et de l'oubli. C'est-à-dire qu'il s'agit d'un livre dont la vocation est d'indiquer le moyen de se réincarner, après être passé par la mort. Autrement dit, ce seul titre laisse déjà sous-entendre qu'il y a une possibilité de ne faire de la mort qu'un passage. Sortir au jour, c'est échapper à la mort définitive pour renaître. L'ouvrage égyptien s'impose donc comme un contournement de ce qui semble être le pire, en faisant de la mort un simple rite de passage pour rendre possible l'explication d'une éternité que le corps n'aurait pas permis en

raison de son vieillissement, d'où l'idée de réincarnation et l'importance liée à la conservation des corps. Pour sortir au jour, il faut d'abord mourir. Et c'est la façon de traiter ce « voyage » dans le monde des Morts qui va déterminer si cette mort est bien le symbole d'une continuité, d'où l'importance accordée à cet ouvrage à l'époque. En observant ce titre original, on a le sentiment que tout se passe comme si les égyptiens ont voulu dépeindre la mort de la façon la moins sombre possible, en la rendant presque enviable finalement. Pourtant, ne perd-t-on pas un aspect essentiel de leur conception en adaptant ainsi ce titre, le détournant de l'annonce de son intention ? Cependant, étant donné que dans les cultures occidentales il ne se trouve aucun culte de la mort qui ne soit comparable, et que cet ouvrage traite manifestement de la mort, bien que sous des aspects de renaissance, on comprend le choix de traduction. Ce choix nous vient de l'égyptologue allemand Karl Richard Lepsius, qui appela cet ouvrage « *Todtenbuch* » en 1842, et qui depuis a été conservé.

B) La conception de la mort dans l'Egypte Antique

C'était à cela que ressemblait la vie éternelle selon les égyptiens ; plutôt attrayant comme concept. Mais justement, les émotions ne devraient jamais interférer dans la recherche de la vérité et le jugement de la réalité. Pourtant, il est intéressant de noter combien les croyances des hommes sont avant tout des croyances qui leur sont plaisantes ; cela vient appuyer l'idée que toute forme de croyance n'est pas une découverte de la conscience, mais un bandeau qu'elle se met sur les yeux par choix proprement intrinsèque. Cependant, leurs croyances, coutumes, comportements et rites des égyptiens n'ont jamais eu pour but d'accompagner la mort, mais de la combattre en soi. A ce phénomène, que l'on conçoit aujourd'hui comme un phénomène des plus naturel, les égyptiens lui avaient attribué une origine mythologique qui arriva par accident, et qui donc aurait pu ne jamais devenir une nécessité. En effet, pour mieux combattre son ennemi, il est préférable de le connaître davantage. Ainsi ont-ils personnifié la mort en la divinité Seth, puis Ammit. Mais, pour à ce point nier l'aspect naturel de la mort, pour croire qu'elle est apparue à un moment donné au lieu de penser qu'elle a toujours été, pour ainsi la dissocier du cycle normale de la vie et en faire son ennemi ; alors que finalement, on pourrait concevoir ces deux-là comme un des plus

anciens monisme constitutifs du monde ; on ne peut s'empêcher d'admettre qu'il y a quelque chose que la conscience humaine ne digère pas dans la mort, surtout quand on voit ce que, de leur vivant, les hommes sont capables d'infliger à autrui et même de s'infliger à eux-mêmes, en vertu d'un déni de masse. Tout semble se passer comme si ; depuis que l'être humain s'est mit à penser, cessant par-là d'être un hominidé comme les autres ; la mythologie marque le début d'un rapport difficile entre l'être humain et sa propre mort, et qui pourrait prendre la forme d'un deuil de l'humanité sur le long terme, dont la religion, qui a d'ailleurs suivi la mythologie, ferait figure de transfert. Autrement dit, l'une de mes thèses est de dire que toute forme de croyance de type religieuse est née, si l'on remonte à ses origines, d'après un rapport à la mort qui relève de la négation. Cela implique que, en terme de véracité, elle ne pourra jamais avoir légitimement aucun poids, et ce parce que rien d'autre de réel en ce monde que l'effroi qui se produit dans la conscience humaine lorsqu'elle envisage sa propre mort n'a pu venir la produire ou l'alimenter en tant que tel ; elle ne pourra jamais se référer ne serait-ce qu'à un seul élément empirique, et donc, elle est plus un phénomène psychologique partagé par l'ensemble de l'humanité qu'autre chose. Cela ne veut pas dire qu'elle est négative en soi, mais il faut être conscient que la religion est là parce que croire était un besoin – et l'est peut-être encore un petit bout de temps – mais l'erreur serait d'y croire. La fonction de la religion seront donc de stimuler le « croire », qui a permis à la conscience humaine de passer outre l'absurdité insoluble de la mort et de construire son histoire malgré tout ; en d'autres termes, le fond de telle ou telle religion n'a jamais eu la moindre importance, et aurait pu être totalement différent de ce que nous connaissons aujourd'hui.

Nous y reviendrons, mais pour le moment, nous pouvons dire que la croyance, en tant que religion ou mythologie, avait une réelle utilité sociale. D'ailleurs, les croyances égyptiennes ont été fortement bénéfiques pour leur vie en société. Les égyptiens suivaient leurs notions d'équité et de justice, car en effet, quel péché vaudrait la peine de mettre en péril sa vie éternelle ? Mais si les égyptiens avaient un problème avec la mort, ils en avaient aussi un avec le « mourir ». Je ne veux pas nécessairement signifier par-là le bref moment où l'on sent la vie quitter notre corps, je parle du processus de vieillissement. Car à nouveau, contre ce fléau, ils ont inventé une nouvelle parade : la momification. D'ailleurs, ça reste la meilleure technique de conservation des corps jamais inventée. Ce qui est intéressant, c'est que dans le mythe de la mort incarnée par Seth, ainsi que dans le jugement du mort par Osiris, il n'y a aucune explication de ce phénomène ; le vieillissement. Pourtant, une chose est sûre : lorsque la croissance a atteint son apogée, et cela ne va pas beaucoup plus loin que 20 ans, le

vieillesse est strictement négatif ; il ne fait que causer des altérations déficientes plus ou moins rapides du corps, et ne conduit à aucun autre résultat qu'à la mort. Autant il touche l'enveloppe externe de l'âme, autant il atteint la conscience elle-même en altérant la mémoire ; c'est-à-dire l'identité d'un individu. Difficile alors de ne pas relier la conséquence à la cause. Si nous mourons, c'est parce que nous vieillissons. Cela est donc tout aussi détestable aux égyptiens que la mort elle-même. Autrement dit, il n'est pas fait de distinction entre la mort accidentelle et la mort naturelle. Pour les égyptiens elle est strictement négative et ne sera jamais naturelle ; le vieillissement et la faillibilité d'un organisme fini étant dus aux lointains méfaits irréparables de Seth. Et d'ailleurs, on peut constater que, au lieu d'un vieillard, apparaît toujours un homme qui a l'air au mieux de sa forme sur les représentations liées à la mort, telles que le jugement d'Osiris. Comment faire le lien entre la faute de Seth et le vieillissement des hommes ? Et surtout, comment penser une forme de vie qui échapperait au processus de vieillissement ? Comment fait-on le pont entre le meurtre d'un dieu et le vieillissement des hommes qui arrive comme une malédiction ? Etrange idée que de concevoir le vieillissement comme un assassinat déguisé. Comme dans tout système de croyance, il y a des failles. Il faut sans doute imaginer que sans la création du phénomène par Seth, les hommes vivraient d'ores et déjà dans l'*Amenti*. Mais ces questions interpellent une connaissance plus détaillée de la métaphysique de l'Egypte Antique, et ce n'est pas ici le propos.

La momification était une façon de sauvegarder le corps, parce que pour les égyptiens, plutôt matérialistes, le corps et la conscience ne faisaient qu'un ; ça n'aurait pas eu de sens pour eux d'imaginer la survie d'une conscience hors de son corps ; conscience qu'ils situaient d'ailleurs en l'organe qu'est le cœur. Cependant, on pourrait se demander à quoi bon momifier un corps en fin de vie ; c'est-à-dire vieux ; dans la perspective d'un au-delà, puisque de toute évidence, la représentation des défunts montrent des corps plutôt agréables pour vivre une éternité. Donc le corps de l'égyptien grandit, vieillit jusqu'à la mort, on le momifie, puis le corps revient à un stade adulte et cesse de vieillir pour toujours. Quel est le rôle de la momification là-dedans ? Afin de mieux comprendre leur rapport à la mort, et pour conclure sur l'Egypte Antique, voyons quels sont les étapes de la momification, qui font encore le succès indétrôné de ce fascinant processus de conservation.

La route vers la vie éternelle est longue et semée d'embûches. Mais sur cette route, la vie sur Terre, en tant que mortel, n'est qu'un bref passage. Aussi pourquoi les égyptiens passent une grande partie de cette vie à préparer la vie future. Ces préparatifs sont nombreux,

et d'ailleurs, « *Le livre des Morts* » a été écrit comme un guide, pour accompagner les égyptiens, car à l'intérieur y sont retranscrits tous les détails concernant le passage entre la vie et la mort. Ce dont les égyptiens ont le plus peur, c'est de ne pas parvenir à triompher de la fatalité sur le chemin de la vie éternelle ; autrement dit, de la mort. Le corps est d'une importance cruciale, car dans la représentation que les égyptiens se font de la vie éternelle, il est directement sollicité. Le seul moment où le cœur – c'est-à-dire l'esprit – se retrouve séparé du corps, c'est pour le jugement du mort par Osiris, lorsqu'il est déposé sur la balance pour comparaître devant Maât. Après ce jugement, le défunt, s'il est autorisé à poursuivre sa route sur le chemin de l'éternité, espère retrouver son corps. La momification est donc née avec l'idée de combattre également la mort, mais sur le champ physique de la décomposition, en la ralentissant au maximum si toutefois il était impossible de la stopper. Ainsi, au lieu de tomber en poussière, le corps momifié reste un corps ; même s'il n'est plus ce qu'il était ; et l'égyptien y attache une grande importance, car il croit pouvoir réintégrer son corps à terme. La vie éternelle est comme une renaissance, mais on ne sait pas combien de temps dure le chemin qui y mène, or, sans corps, il n'y a plus de cœur pour exister. En d'autres termes, mieux le corps est conservé, et plus il se donne de chance d'atteindre le bout du chemin, en ralentissant la décomposition. En terme de conservation, la momification a toujours été la meilleure des techniques. Mais quels sont ses secrets ? Qui pouvait prétendre jouir de ce privilège, et qu'arrive-t-il aux autres ? Quel rôle supplémentaire vient jouer la construction de la pyramide en tant que tombeau pour le pharaon momifié ?

Avant que la momification ne fasse son apparition, le sol qui constitue l'Égypte était déjà plus propice que n'importe quel autre à ralentir la décomposition. Il nous faut en effet prendre en compte le contexte géomorphologique et climatique dans lequel la civilisation égyptienne a grandi, car, comme l'affirmait, entre autre, Johann Gottfried Herder en 1774 dans son brillant essai « *Une autre philosophie de l'histoire* »³⁵, l'environnement éclectique du monde façonne les cultures qui grandissent en lui comme une graine, qui poussera et donnera un fruit sur l'une des branches du grand arbre de l'humanité. Il dit aussi qu'il n'y a pas lieu de comparer ces « fruits », car il n'y a pas de critère de vérité absolue ; si l'arbre veut bien se porter, il faut simplement qu'il compose avec la richesse de toutes ses branches, et surtout pas qu'il cherche à les couper au nom d'un « fruit » soi-disant meilleur.

³⁵ « *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit* », 1774, traduit par Max Rouché, additionné des livres huitième et quinzième de son ouvrage « *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit* », 1784-1791, traduit par Edgar Quinet, aux éditions GF Flammarion.

Il y a fort à parier que les égyptiens ne seraient pas devenus ce qu'ils sont devenus, si le désert, le sable et même le Nil n'avaient pas été présent sur une majeure partie de leur sol. On peut même imaginer que, si les égyptiens avaient vécu à l'époque où l'océan n'avait pas encore laissé place au désert, les pyramides n'auraient sans doute jamais vues le jour ; car la civilisation égyptienne aurait prit une toute autre tournure.

Pour en revenir à l'origine du développement des techniques de conservation des corps, on peut dire qu'il s'agit de la découverte d'une œuvre de la nature. Aussi loin que l'on puisse remonter, quelques 12000 ans avant notre ère, les premiers hommes à s'être installés au bord du Nil brûlaient leurs morts dans le désert. Quant à l'apparition véritable des égyptiens en tant que civilisation, ils enterraient simplement leurs morts dans un trou de quelques décimètres de profondeur seulement, dans le désert également. On a alors pu constater que le sable du désert, surplombé d'un soleil brûlant, dessèche les tissus avant que le cadavre n'ait le temps de pourrir. Avec le développement de leur civilisation, et donc de la naissance de leur mythologie et de leur conception de la mort, les égyptiens sont devenus plus exigeants quant aux sépultures. Vers 3400 avant notre ère, l'aristocratie égyptienne commence à se faire enterrer dans des tombeaux en surface ; mais en l'absence de sable, le corps s'abîme trop vite. Alors on a commencé à extraire de certains lacs un élément minéral qui s'appelle le natron. On s'en servait pour assécher le corps et éviter qu'il ne pourrisse. Il a fallu plus de mille ans pour que le processus complexe de momification se développe jusqu'à son terme. On a commencé par envelopper les corps dans des toiles de lin, qui sont ensuite enduites de résine liquide. Pourtant, on s'est aperçu que le corps du défunt devait être autrement mieux préparé, car les organes internes sont les premiers à se détériorer. C'est à partir de la IV^{ème} dynastie, en 2600 avant notre ère, que l'on commence à enlever ces organes. Le procédé atteindra son apogée environ 1500 ans avant notre ère.

La première étape de la momification est l'éviscération : elle consiste à faire sortir le cerveau par le nez en petit morceau. Le cerveau est considéré comme moins important que le cœur. On l'extrayait à l'aide d'un crochet qui passait par la narine et le réduisait en bouilli. Quant à l'estomac, le foie, les poumons, et les intestins, ils sont retirés par une petite incision puis disposés dans un vase spécialement prévu à cet effet, les vases canopes, qui accompagneront le corps du défunt dans son tombeau. Cependant, il existe plusieurs gamme de momification. Il s'agit d'un service qui se monnayait, et selon les classes sociales, les égyptiens n'avaient pas tous accès à la même qualité de momification. Seul le pharaon pouvait bénéficier des techniques de pointes et de la meilleure matière première disponible jusqu'à lors. Concernant le pharaon, l'acte de momification peut durer jusqu'à 40 jours. On

fait venir les résines de pins et de genévrier depuis les terres du Liban actuel pour enduire le corps, et on fait apporter de l'encens et de la myrrhe depuis la Somalie actuelle. De la cannelle et de la cire d'abeille sont également utilisés pour parfumer le cadavre et sceller le corps. Pour préserver le nez, on enfilait des dizaines de grains de poivre dans les narines. Pour conserver la forme des yeux qui s'enfoncent en se desséchant, on glissait de petits oignons sous les paupières, ou des galets peints pour les remplacer. Parfois, on se sert de sciure de bois, de paille, de sable et de lichen pour remodeler le visage et lui redonner son apparence originelle – ce sont alors les premiers pas de l'art de la thanatopraxie ; on peut dire que c'est quelque chose que la coutume occidentale à tradition judéo-chrétienne a hérité de la civilisation égyptienne, dans son rite de présentation du mort à la famille (le mieux habillé, maquillé et parfois même, reconstitué), avant enterrement ou crémation. Mais il n'y a pas que cet aspect qui a été conservé, on peut aussi remarquer des différences entre les cercueils et les tombes d'un cimetière ; cependant cette tradition de service mortuaire a été conservée, c'est peut-être plus en vertu de la postérité que d'un passage dans l'au-delà ; une autre forme d'immortalité, qui se restreint à la mémoire, et où le corps n'a plus aucune importance.

Ensuite, on l'enveloppe dans de fines bandelettes de lin de la tête au pied, en prenant soin de dissocier les doigts et orteils. Enfin, la momie est recouverte d'un masque funéraire à son effigie. Si les égyptiens ont bâti des pyramides pour leurs pharaons, c'est parce qu'ils ne suivaient pas le même chemin qu'eux pour atteindre la vie éternelle. En effet, les égyptiens croyaient que leurs pharaons allaient rejoindre les dieux, devenant lui-même un dieu, pour aider le grand dieu Rê à porter sans fin le soleil dans le ciel à bord d'un navire céleste.

Les pyramides sont apparues vers 2600 avant notre ère, et les pharaons en ont profité pendant près de 900 ans. Après cela, les tombeaux royaux ont élu domicile dans la Vallée des Rois, dans le but d'empêcher les pillleurs de tombe de trouver leur butin trop facilement. Cela a duré 500 ans encore. L'idée de la pyramide comme tombeau royal a été imposée au peuple égyptien pour la première fois par le pharaon Djoser. En effet, il est responsable de la fameuse première pyramide à degré, seconde construction en pierre de taille, dont la construction aurait été dirigée par l'architecte Imhotep. D'après les récentes découvertes d'une équipe de chercheur et grâce à la datation par le carbone 14, la construction de cette première pyramide remonterait entre 2691 et 2625 avant notre ère³⁶. Quant à la première pyramide à quatre faces

³⁶ Une équipe internationale de chercheurs a établi, pour la première fois, grâce à la datation par le carbone 14, une chronologie absolue de l'Égypte dynastique (environ 1100-2700 ans avant J.-C.). Ces résultats sont publiés dans la revue « *Science* » du 18 juin 2010.

triangulaire et à base carrée, on l'attribue au pharaon Snéfrou, dans la seconde moitié du 25^{ème} siècle avant notre ère. En revanche, c'est son fils Khéops, deuxième pharaon de la IV^{ème} dynastie, qui construira la plus grande de toute, la grande pyramide de Gizeh, à proximité du Caire. La plus imposante contient plus de deux millions et demie de blocs calcaires, chacun pesant au moins deux tonnes et demie. Quant à l'aspect technique de leur construction, cela demeure encore une énigme.

Constituée d'un labyrinthe aux murs couverts de hiéroglyphes contant leur mythologie, la chambre funéraire où est entreposé le corps momifié se trouve en son sommet, et dispose d'une ouverture qui donne vue sur une constellation bien précise. Le plafond de cette chambre funéraire est d'ailleurs recouvert d'étoiles et d'autres objets céleste représentant le cosmos. On pensait que cela aiderait le pharaon à trouver le monde des dieux. Pour l'aider encore, un bateau était enterré près du tombeau royal. Selon les égyptiens, la renaissance participait à l'équilibre du cosmos. La voie du pharaon semblait ainsi bien plus accessible que celle suivie par le commun des mortels ; à moins que la voie divine ne soit plus hardie.

La momification revêtait un caractère sacré, et arborait plus de valeur que toute autre chose aux yeux des égyptiens. Sans la momification et tout ce qui l'accompagne, tout ce que l'or pourrait acheter en une vie risquerait de tomber en poussière pour toujours. Si l'on ne s'assure pas l'éternité, tout ce que l'on aura construit et amassé en une vie retombera dans le néant ; tout comme la mémoire de l'être humain qui en est à l'origine, car c'est comme s'il avait vécu pour rien. Du temps et de la souffrance pour rien. Certainement que si l'égyptien pouvait savoir avant sa naissance que l'éternité lui serait interdite, il choisirait de ne pas naître. La principale raison à cela, outre le fait que la mort n'est pas enviable en soi et que la vie est naturellement envie de vivre, c'est surtout que pour eux, le concept de bonheur – qu'ils nomment le statut de « bienheureux » - ne s'atteignait qu'après la vie terrestre. En d'autres termes, la première vie est souffrance, et le vieillissement est un peu comme une malédiction divine qu'il faut affronter. C'est une étape obligatoire, et au final, cette première vie est bien éphémère comparé à l'éternité de bien-être qui nous attend. Pourtant, cette éternité doit se gagner. S'il n'est pas dans les mœurs égyptiennes de se suicider, c'est parce qu'il n'y a rien à perdre à vivre dans de telles conditions, mais plutôt tout à gagner ; l'enjeu est trop grand pour abandonner avant la fin. Et là, nous ne sommes pas très loin du pari de Blaise Pascal³⁷.

En effet, n'importe qui à l'époque choisira de se faire momifier, car dans le doute, il y a plus à gagner. Mais encore faut-il que ce choix soit accessible. Etant donné son importance,

³⁷ Fragment 233 des « *Pensées* », Blaise Pascal (1623-1662).

le service de la momification n'était pas donné. Comme quoi, de tout temps la mort est aussi un marché lucratif ; du moins, tant que les humains auront des croyances, car on ne peut pas imaginer qu'ils cessent d'aimer leurs défunts proches. Pour la plupart des égyptiens, issus de la classe moyenne, ils pouvaient simplement prétendre à un tombeau sous la terre, une momification de qualité médiocre, sans opération chirurgicale pour retirer les organes, et un masque funéraire peint. Finalement, mieux on réussissait sa vie sur Terre, et plus on avait de chance d'accéder à l'éternité ; comme s'il s'agissait d'une question de mérite que l'on retrouve, concernant la préparation post-mortem, non pas dans les bonnes actions mais dans la richesse, tandis que, c'est le cœur et non plus la richesse qui permettra au défunt de surmonter l'épreuve du jugement. L'interaction entre les valeurs matérielles et les valeurs spirituelles dans le cycle de la renaissance est complexe. Cela n'est pas sans nous rappeler un certain ouvrage de Weber, « *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* »³⁸, où il explique justement que les protestants cherchent dans la richesse et la réussite sociale une preuve d'avoir été sélectionné par Dieu. Dans tous les cas, quelques formules sur papyrus issues du « *Livre des Morts* », étaient soigneusement sélectionnées et glissées dans la tombe ou le sarcophage, avec le cadavre. Car tout égyptien, en tant qu'égyptien, devra passer devant Osiris et aura sa chance. La sélection de ces papyrus, souvent faite par le défunt lui-même, dépend de la vie qu'il a mené, et est donc différente pour chaque défunt, car il prend soin de choisir ce qui lui correspond le mieux ; ce dont il aura besoin selon lui pour faire face aux dieux.

Les grecs ayant été à la rencontre de cette civilisation, Hérodote se fait le premier historien à rapporter cette coutume mortuaire spécifique, qu'il exprime en ces mots :

« Lorsque le mort leur a été apporté, les embaumeurs montrent aux porteurs des modèles de cadavres en bois, imités par la peinture, et ils indiquent celui qu'ils disent le plus digne d'attention, qui fut celui du dieu dont je ne peux prononcer le nom ici. Ils font voir après celui-là le second, qui est d'un prix moindre ; et enfin le troisième le moins coûteux. »³⁹

C) De la mythologie à la religion

³⁸ « *Die Protestantische Ethik und der Geist der Kapitalismus* », Max Weber (1864-1920), 1905.

³⁹ Hérodote, « *Histoires* », II, 86.

1000 ans avant notre ère, la civilisation égyptienne était sur son déclin. Bien que les dominations perses, grecs, puis romaines se soient enchaînées, aucune de ces civilisations n'a cherché à imposer sa religion. Ainsi leur culte des morts est resté présent pendant très longtemps. Pourtant, aujourd'hui la religion égyptienne est une religion morte – elle n'est plus pratiquée – elle a été remplacée par le Christianisme, le Judaïsme et l'Islam ; mais dans ces dernières demeure toutefois l'idée d'une vie après la mort. La mort ne demeure un mystère que parce que la conscience n'est pas faite pour concevoir que son extinction définitive puisse avoir un sens. La conscience humaine, depuis toujours intriguée et perturbée par cette idée, et même attristée, voire effrayée par celle de ses proches, a maintes fois tenté de faire face à ce « fléau », qui n'est pourtant qu'un phénomène des plus naturels ; cette même nature d'où est issue notre conscience, qui digère pourtant mal ce cycle. Si les façons de faire face à cette fatalité qui nous fige dans l'être revêtent l'habit de la croyance, alors nous pouvons penser que la religion est comme un compromis qui maintient dans l'ombre ce paradoxe d'une conscience vivante, et donc mortelle, qui souhaiterait vivre pour toujours ; et continuera de le maintenir tant que la conscience humaine sera trop fragile pour accepter le monisme du cycle de la vie. Au fond, l'éternité est stérile, et c'est véritablement elle qui n'aurait pas de sens. Mourir, c'est aussi laisser sa place à d'autres vies. S'il fallait s'arrêter de mourir, il n'y aurait plus de renouvellement et donc plus de Vie. Le concept d'immortalité n'a jamais été viable, ce n'est qu'un voile porté par la religion pour éviter que la conscience humaine ne tombe systématiquement dans la folie avant que d'avoir atteint son génie.

Avec une telle importance accordée aux rites, à la taille des monuments, aux écrits, aux offrandes, au temps et à l'effort dépensés, on peut sans aucun doute affirmer que la société égyptienne tournait autour de la Mort. L'embaumeur, qui n'est autre que l'ancêtre du métier de thanatopracteur, était considérée comme la profession la plus prestigieuse. Mais si ce *thanato-centrisme* échappe au qualificatif négatif de morbidité au sens où nous l'entendons, c'est justement parce que pour les égyptiens, tout ce qui importe vraiment se trouve dans l'au-delà. Certes il y avait du sacrifice de bétail pour les offrandes, et leurs pratiques étaient plutôt cruelles envers les esclaves, mais pas plus que les autres civilisations, et c'était quelque chose de courant dans l'Antiquité. On ne peut pas parler d'une vénération de la mort, loin de là, puisqu'ils auraient aimé passer outre ; mais on parlera plutôt d'un souci de postérité. C'est quelque chose que la Grèce Antique connaît bien, puisque l'un des héros de

son Histoire incarne ce souci de postérité. Il s'agit d'Achille, et pour mieux comprendre ce qu'il incarne, voici en bref le résumé de son histoire⁴⁰.

Lorsque la belle Hélène, femme de Ménélas, fut enlevée par le jeune Pâris, prince troyen qui en était fou amoureux, et fit d'elle Hélène, la princesse de Troie, sous le regard complice du vieux Priam, souverain de Troie, une grande guerre qui allait durer plus de dix ans se déclencha entre les royaumes de Grèce (Ithaque, Sparte, Athènes...) et la grande cité de Troie. Agamemnon, frère de Ménélas, fut le principal commanditaire de cette guerre. Mais si Ménélas avait pour motivation l'honneur, en cherchant à laver l'affront commis par le jeune Pâris, son frère, lui, n'avait d'autres motivations que la richesse et la gloire que lui promettait la soumission d'un peuple entier, et c'est en manipulant les rois de Grèce à ses fins qu'il les a convaincu de se joindre à lui. Hélène n'était qu'un prétexte à cette guerre. En vérité, ce sont les troyens qui durent se battre pour défendre leur honneur, même si l'on connaît l'issue tragique de cet affrontement. Mais face à ces événements, un très grand guerrier grec fut appelé à rejoindre les rangs des siens pour mener la guerre de sa vie, en dirigeant les myrmidons, ses vaillants guerriers ; ceux-là mêmes qui constituaient l'élite de l'armée grecque. Ce grand guerrier n'était autre que Achille. Cependant, Achille n'était pas dupe. Cette guerre n'était pas la sienne, et elle n'avait rien de juste. Pourquoi des milliers d'hommes devraient mourir au nom d'une seule femme qui a trahi le serment du mariage ? Grand sera le jour où les rois mèneront eux-mêmes leurs propres guerres au lieu d'envoyer leurs soldats, pensa-t-il. D'autre part, Achille n'avait aucune raison d'obéir à Agamemnon, puisqu'il se considérait lui-même comme son propre souverain. Cependant, cette grande guerre était l'occasion rêvée d'accomplir sa destinée, de réaliser son rêve, lui qui n'avait soif que de gloire et de postérité. Alors il se posa une question des plus philosophiques : faut-il faire la guerre pour la seule gloire qu'elle peut apporter, ou faut-il désobéir au tyran et vivre une vie longue et paisible qui finira par tomber dans l'oubli, avec son nom ? Autrement dit, quel est le meilleur moyen de donner un sens à sa vie : risquer délibérément de mourir jeune mais en accomplissement ce que l'on croit être une unique et grande destinée, ou bien vivre une existence banale mais longue et paisible ? Face à cette grande question, Achille vint demander conseil à sa déesse mère, Thétis. Celle-ci ne fit que lui exposer les conséquences qui accompagneraient chacun de ses choix. Bien sûr, elle déplorait une mort prématurée pour son fils, mais elle ne pouvait l'influencer dans sa décision. Choisir la gloire avait pour conséquence de marcher aux côtés de sa mort, mais cela importait peu face à l'éventuel et éphémère « bonheur » d'une existence

⁴⁰ Résumé basé sur l'adaptation cinématographique de Wolfgang Petersen au titre éponyme du passage de l'œuvre de Homère sur la guerre de Troie, le rôle d'Achille étant incarné par Brad Pitt (2004).

insignifiante. Alors Achille fit le choix d'aller faire la guerre, mais pour des raisons plus nobles que ses compatriotes. C'est ainsi qu'il terrassa Hector, le frère aîné de Pâris, pour se venger de l'assassina accidentel de son cousin bien aimé, Patrocle, que l'insouciance de la jeunesse avait poussé à revêtir l'armure d'Achille pour se battre fièrement. Et c'est ainsi qu'Achille mourru, la nuit où le brillant stratège du cheval de bois mis au point par Ulysse fut à l'oeuvre, et que la cité fut mise à feu et à sang une fois les portes Scées franchies. Il mourru en héros, tel qu'il le désirait, puisque c'est lui qui a finalement permis la fuite de Hélène et Pâris, voyant que leur amour était sincère.

Pour ma part, j'ose espérer que le choix aurait été identique ; quant à savoir si nous aurons le courage d'agir en fonction de nos convictions, il n'y a que face à la situation réelle que nous obtiendrons la réponse ; mais nous ne pouvons que dénigrer la lâcheté et la faiblesse. Je préfère de loin une vie courte et pleine de gloire plutôt qu'une vie longue et tranquille, parce que cette dernière, en plus d'être vouée à un ennui imparable, se solde d'une solitude inébranlable et d'une régression des facultés par la vieillesse des plus haïssable. Puisque la fin est la même, pour moi le calcul est vite fait : dans une vie, ce ne sera jamais la quantité qui pourra compter le plus. Si l'homme est capable de se sacrifier au nom de valeurs qui le transcendent et auxquelles ils accordent donc plus d'importance que sa vie elle-même, alors il a vécu dignement, car en transformant sa misérable vie en destinée, il a compris que la vie n'aurait rien d'autre à offrir que les valeurs qu'il transmettrait ainsi lui-même. C'est un phénomène que l'on a pu observer en particulier dans la culture japonaise, où la pratique du *hara-kiri* ⁴¹ était une pratique courante à l'ère d'Edo ; il s'agissait de se donner la mort à l'aide de son katana en s'ouvrant le ventre. Pour eux, c'était la seule façon de regagner son honneur perdu, car si la vie d'un homme est passagère ; le nom quant à lui reste plusieurs génération ; il est donc plus important que la vie d'un individu en particulier, et choisir la voie de l'honneur plutôt que la survie à tout prix était considéré comme une grande preuve de courage.

En ces temps antiques où la mythologie était la croyance de mise, on s'aperçoit que le courage face à la mort est totalement absent chez les égyptiens. En revanche, il est intéressant de remarquer que c'est tout à fait le contraire dans la mythologie nordique. En effet, l'eschatologie occupe également une place importante dans cette dernière, mais tout en étant

⁴¹ 腹切り, aussi appelé *seppuku* (切腹), est une forme rituelle de suicide masculin apparu au Japon au XIIe siècle dans la classe des samouraïs et fut officiellement interdit en 1868. Les femmes quant à elles pratiquaient le *jigai*, qui consistait à se trancher la carotide.

envisagée d'une façon tout à fait opposée à celle des égyptiens. Nous pourrions dire que leur représentation de la Mort, sous le nom de Ragnarök, prenant non plus une forme personnificatrice mais la forme d'un événement majeur, se trouve beaucoup plus proche de la réalité. Il faut savoir que chez les nordiques, la mort sur Terre – aussi appelée la terre du milieu – n'est pas définitive. Si l'on s'est comporté en héros, et que l'on n'a jamais fait preuve de lâcheté, on était en droit d'attendre que les filles du seigneur Odin, les Valkyries, viennent récupérer notre âme défunte directement sur le champ de bataille, pour l'emmener siéger au Valhalla, aux côtés des dieux eux-mêmes. Seules les Valkyries peuvent nous permettre de franchir le pont arc-en-ciel gardé par le sage Heimdall, l'unique passage qui relie le monde des êtres humains à celui des dieux. La mythologie nordique inspire une sagesse de type guerrière. Ces nombreuses légendes incitent à la résistance, à l'insoumission ; parce que la vie n'est qu'un grand combat emplit de souffrances, la voie du guerrier est la seule qu'il soit digne de suivre. On retrouve cette philosophie guerrière chez Nietzsche, notamment dans sa maxime. Le Valhalla est considéré comme le « paradis » des nordiques, pourtant c'est loin d'être un lieu où il fait bon de vivre. Là où encore une fois, leur conception est plus réaliste, c'est que les nordiques n'envisagent pas une chose comme le bonheur ou le nirvana ; c'est absent de leur monde. Le Valhalla est le but ultime du guerrier, qui pensera que la seule mort digne est sur le champ de bataille, parce que c'est le plus grand des honneurs qui soit que d'y siéger. Le Valhalla n'est pas un âvre de paix ; c'est un monde sombre, sans cesse menacé par Ragnarök ; la fin du monde. Les héros arrivés au Valhalla ne font qu'attendre l'arrivée de ce jour funeste, pour se battre aux côtés de leurs dieux et de leur grand seigneur Odin. Odin représente également la sagesse et la maturité. On dit qu'il a perdu un œil afin d'acquérir davantage de connaissance. Cette image cherche à montrer que l'acquisition du savoir et de la vérité ne se fait pas sans souffrance, et en même temps, le statut exemplaire incarné par Odin indique que toute souffrance sera toujours préférable et même enviable à l'ignorance. Les dieux et les hommes savent pertinemment que Ragnarök retentira un jour ou l'autre, nécessairement, et que c'est une guerre, déchaînant les pires monstres destructeurs engendrés par le néant, qu'ils ne pourront pas gagner. Pourtant, ça ne les empêchera pas de se battre jusqu'au bout, et les héros alors présents aux côtés des dieux seront même heureux de participer à cette guerre ultime. Au fond, n'est-ce pas cela la vie ? Le message derrière cette mythologie, c'est peut-être de dire que la vie n'est qu'un combat avec la certitude d'être vaincu, comme disait Schopenhauer, puisque la mort est inévitable. Pourtant, plutôt que de tous nous suicider lorsque nous prenons conscience de cette vérité, nous continuons à vivre. Nous savons qu'un jour nous ne serons plus rien, et pourtant nous continuons à vivre. La

fatalité de la mythologie nordique représente de manière très fidèle la fatalité de la mort pour la conscience humaine. A cela, l'être humain a répondu par la dignité. Cela signifie que jusqu'à son dernier souffle, il continuera de lutter sans répit. C'est grâce à ces valeurs que nous avons nous-mêmes édifiés, et auxquelles nous resterons fidèles, que nous serons toujours debout, même s'il fallait affronter le pire des enfers. La conivence qu'il existe entre les hommes et les dieux montre que dans le malheur, les hommes sont reliés entre eux ; et le simple fait d'affronter le malheur ensemble parvient à annuler, non pas sa finalité, mais son effet négatif. Ainsi les héros sont heureux de se battre contre le plus grand des malheurs. Quand bien même ils viendraient à mourir, c'est de cette façon finalement qu'ils demeurent invaincus dans l'âme. Plus qu'une croyance, il est clair que la mythologie nordique n'avait d'autre rôle que de préparer l'humanité à l'athéisme, en passant par les allégories qui lui permettraient de vivre ainsi ; puisque de toute façon, dieux ou pas, la fin était la même : la mort pour tous. Même Odin, le plus fort et le plus sage ayant jamais existé, lui qui n'est pas né ainsi mais qui a dû se forger sa renommée, était condamné à finir dans le ventre du loup géant Fenrir lors de la guerre Ragnarök. C'est quand même quelque chose que l'on ne retrouve pas dans les autres mythologies, religion et autres croyances. Ce funeste destin de celui qui a été érigé comme étant le plus grand impose l'humilité face aux forces de la Nature, et nous enseigne qu'il y a toujours plus fort que soi. La question des croyances des anciens nordiques peut se résumer en cette formulation de Gauka-Thorir, qui se retrouve dans plusieurs textes et qui semble manifester un athéisme latent, notamment pour se défendre des guerres d'invasion chrétiennes dont ils ont souffert pendant près de quatre siècles :

« Nous autres camarades n'avons pas d'autre croyance qu'en nous-mêmes et en notre force et capacité de victoire, et cela nous suffit amplement »⁴²

Malheureusement, la mythologie nordique n'a pas pu poursuivre son cours normal, et elle est tombée plus ou moins dans l'oubli pour des raisons de guerre culturelle, car ses terres d'origine, à savoir la Scandinavie et l'Islande, ont été christiannisées durant le Moyen-Âge, et ce, par le moyens de guerre violentes et acharnées ; car naturellement, le peuple scandinave n'allait pas céder si facilement. D'ailleurs, c'est pour se venger de ces invasions qu'ils sont descendus jusqu'en Normandie manifester leur mécontentement en asservissant le peuple.

Le problème de la religion chrétienne, c'est qu'elle a débordé de son rôle initial ; qui était d'affronter la peur de la mort, grâce à l'idée d'un Dieu bon et protecteur qui nous

⁴² « *Hann trudi a sinn eiginn matt ok megin* » : Gauka-Thorir, dans « *Olafs saga hins Helga* », chapitre CCI.

accueillerait pour l'éternité au sein de son saint royaume le Paradis ; et ce débordement ; dû au fait que certains hommes ont eu la folie de croire avec conviction que le christiannisme pouvait constituer une vérité absolue, se refusant à comprendre que la Bible n'est pas une parole divine mais une succession d'allégories ; n'a fait que provoquer des effets pervers, profondément nuisibles pour tous. Il est étonnant de constater que les religions dominantes, qui sont le christiannisme, le judaïsme et l'Islam, aient ainsi tant dérivés par rapport à leurs grandes sœurs les mythologies, pour finalement faire plus de mal que de bien.

Pourtant, la religion n'est-elle pas l'élément initiatrice de la morale, dans un temps où, la philosophie étant encore absente ou à ses premiers balbutiements, elle dicta aux hommes des lois de conduite, en vertu d'un hypothétique jugement dans l'au-delà ? Ainsi a-t-elle permis la première aux hommes de vivre ensemble, en société. Mais plus la philosophie grandit, plus la religion se fait inutile ; les hommes n'auront plus besoin qu'on leur dicte des lois morales pour comprendre l'intérêt de bien agir, et ils parviendront peut-être à résoudre l'absurdité de la mort, à en faire le deuil ; l'être rationnel atteindra, non pas sa perfection, mais son apogée, et dans un avenir proche, toute forme de religion appartiendra au passé. S'il y avait de traces de sagesse dans les mythologies, sorte de précurseur à la maturité de la philosophie, il est clair que la religion quant à elle s'éloigne de la sagesse et même s'y oppose.

Pourquoi le fait de croire en une vie éternelle qui les attend a servi aux égyptiens de guide moral durant leur vie ? Parce que, sans la perspective d'une vie éternelle, on risquerait de penser que la vie n'a pas de sens. Et, s'il n'y a plus de jugement pour l'être humain dans l'au-delà, il n'aurait que ses propres lois à craindre. Qui prendrait bien la peine d'en écrire, et au nom de quoi ? Puisqu'alors, tout ne sera réduit qu'à une question de durée, et plus rien n'aura vraiment d'importance. La justice se réduirait-elle à un simple calcul ? En quoi tuer un autre homme deviendrait alors si grave en soi, puisqu'en tant qu'être vivant, nous sommes déjà tous condamnés à mort, dès le départ ? Les lois nous viennent directement des croyances, mais la question qu'il faudrait se poser c'est : pourquoi ; alors que rien dans notre constitution n'a changé ; nous continuerions à vivre moralement en l'absence de toute forme de religion ?

Le dessein des croyances métaphysiques est de parvenir à faire accepter à la conscience l'idée de la mort, en lui passant le message, de manière détournée, que la Vie est un cycle éternel qui se renouvelle dans la mort, mais l'erreur demeure de croire que la vie de chaque individu, telle qu'il l'a connue, sera intacte pour toujours. Finalement, la conception égyptienne du cosmos n'était pas si loin de la philosophie grecque telle que nous la connaissons, et nous sommes même en droit de nous demander si ce n'est pas de chez les

égyptiens, après leurs conquêtes, que les grecs ont ramené et développé ce concept de pensée. Mais même si on conçoit le cosmos comme un infini qui se renouvelle sans cesse de vie en se nourrissant de-ci et de-là d'énergies, c'est seulement en cela et rien d'autre qu'il y a éternité. Or jamais ce concept n'a nécessité l'apparition de croyance religieuse pour fonctionner. La mort étant à la fois le plus ancien et le plus sombre mystère de l'humanité, ce n'est peut-être pas tant un hasard si les premiers philosophes étaient aussi astronomes. Ces questions sont nécessairement liées au cosmos, d'où la Terre est elle-même issue. On pourrait en effet concevoir que la Terre est elle-même vivante, un peu à la façon d'une plante. Elle évolue différemment selon son âge, et elle dispose en son cœur d'un noyau que l'on dit être en activité. Nous savons très bien d'ailleurs que, comme tout être vivant, elle a une durée de vie, et que le jour son noyau s'arrêtera de tourner, un peu comme un cœur cesserait de battre, la vie ne sera plus possible sur Terre. Mais faudrait-il concevoir cela comme la fin de tout ? Non, ce serait typiquement anthropocentrique. Il ne fait nul doute que le cosmos continuera d'abriter de la vie ailleurs, puisqu'il y a d'autres planètes et d'autres galaxies. D'ailleurs, le premier homme à avoir publié officiellement que la vie extra-terrestre était une évidence⁴³, est un philosophe du nom de Giordano Bruno⁴⁴. Aujourd'hui encore, quand la philosophie prétend parler d'« universalisme », elle oublie qu'elle possède encore ce réflexe anthropocentrique, car en parlant d'universel, elle ne fait en fait que parler en ce qui concerne l'humanité, justement parce qu'elle croit que seul l'être humain serait apte à philosopher, et que donc la philosophie se réduit à cet être seul. Or la sagesse vaut pour tout être doué de raison. Ce qui est véritablement universel vaut, non pas pour chaque être humain, mais plutôt pour chaque être raisonnable, c'est-à-dire doué d'une conscience. Il n'est pas question de philosopher sur ce que nous ne connaissons pas encore et ne connaissons peut-être jamais, car cela reviendrait à psalmodier les mêmes spéculations que celles de la métaphysique. Mais je pense que, en tant qu'amour de la sagesse, il incombe certains devoirs à la philosophie. Il ne s'agit pas seulement des sujets qu'elle aborde ; peut-être aujourd'hui trop peu ancrés dans la réalité qui nous entoure ; mais aussi de la manière dont elle le fait. Ainsi, dire « être humain » à la place de « l'homme », c'est déjà lutter contre le sexisme ; et ne pas dire « être humain » quand on veut parler d'universalisme, c'est lutter contre l'anthropocentrisme, l'un des nombreux fallacieux héritages que nous tenons de la tradition judéo-chrétienne ; celle-là même qui, ne l'oublions pas, a fait brûler vif le philosophe Giordano Bruno pour ses idées.

⁴³ « *De l'Infini, de l'univers et des mondes* » (*De l'infinito, universo e Mondi*), 1584.

⁴⁴ Philosophe italien (1548-1600), condamné par l'Inquisition à brûler vif pour ses idées jugées hérétiques et blasphématoires.

Le gros défaut de ces religions aujourd'hui dominantes en terme de croyance métaphysique, c'est leur propension à vouloir convertir à tout prix celui qui ne croit pas, ou encore celui qui croit en autre chose. Là où ça devient inquiétant, c'est quand la religion vient contaminer la pensée de grands philosophes, telles que Descartes et Pascal, qui se sentent obligés d'argumenter en faveur de son existence, même si ce n'est que de façon déiste ; mais peut-être n'est-ce qu'une affaire d'époque. Cependant, tandis que l'un a voulu prouver l'existence de Dieu, l'autre a voulu démontrer qu'il y a tout à y gagner à y croire. Ce dernier n'est autre que le fameux pari de Pascal.

A la différence que son argument manipulateur ; qui revêt un caractère agnostique pour mieux convertir à la croyance chrétienne celui qui le reçoit ; au lieu de faire reposer le gain de l'éternité sur tout un rituel tel que le jugement du mort, il le fait simplement reposer sur la croyance. Son argument s'annule lui-même, car il est anti-thétique de se mettre à croire sur une base agnostique. En effet, le pari énonce deux voies possibles ; si ce n'était pas le cas, il n'y aurait pas lieu de parier. Or puisqu'il est question de pari, c'est donc que rien n'est sûr. Le véritable croyant possède la foi, c'est-à-dire la conviction de ce en quoi il croit ; il ne peut pas le prouver, pourtant il n'en doute pas. En partant d'un pari, on se situe nécessairement sur une base agnostique. On suppose que ça peut être vrai, sinon en usant du calcul de probabilité, on se joue du hasard. Peut-être aurait-il dû en rester au même point que Kant, car son argument fallacieux ne fait que discréditer sa philosophie. Il prétend ensuite pouvoir convaincre qu'il est préférable de croire, au nom d'un sombre calcul fictionnel. Mais puisque l'on a envisagé les deux possibilités – qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y ait rien – comment peut-on prétendre devenir croyant, alors qu'aucun élément empirique n'est venu faire pencher la balance ? Son argument n'a aucune valeur. Bien sûr que l'on préférera toujours croire ce qui est le plus désirable ; ce n'est pas pour autant que c'est la réalité. De plus, quel genre de chrétien peut-il se prétendre être, lui qui prêche une croyance intéressée ? On ne croit pas pour l'éternité ; on croit ou on ne croit pas. Or le principe de son argument est de dire qu'il est préférable de croire parce qu'il y a infiniment plus à y gagner ; il est bien ironique de chercher à vendre « l'amour du prochain » en prêchant le profit personnel. Quel est ce genre de Dieu cruel que son argument nous laisserait sous-entendre ? Il s'agirait donc d'un Dieu qui punirait ceux qui n'ont jamais cru en lui en leur refusant les portes de l'éternité, alors même qu'il n'a jamais donné aucune preuve de sa présence, et qui choisirait finalement les plus corrompus, qui ont *choisi* de croire en lui par intérêt d'une éternité qui les fait rêver. Ce sont dans les tentatives de la philosophie de rationaliser la croyance, en créant d'ailleurs une branche qui s'appelle la Métaphysique – on le voit aussi avec Descartes et sa preuve de l'existence de

Dieu⁴⁵ – que l’on s’aperçoit qu’elle ne tient pas debout, et que cet acharnement est simplement le témoin de mœurs fallacieuses, conséquence d’un refus d’accepter la réalité du rôle psychologique de la croyance, résultant des faiblesses humaines. Encore que pour Descartes, le contexte historique peut expliquer la nature de son propos comme une ruse⁴⁶ visant à le préserver d’une société contaminée par l’inquisition qui n’aurait pas été prête à accueillir sa pensée telle quelle. En revanche, Pascal se revendiquait bel et bien chrétien, et on le considère comme un philosophe. On ne peut pas se permettre de dire que, du fait qu’il soit croyant, tout ce qu’il a écrit ne vaut rien ou est anti-philosophique ; l’erreur à mon sens, c’est d’avoir voulu relier les deux. Mais si la philosophie, en tant que reine des savoirs, n’a effectivement rien à faire avec la croyance, c’est justement parce qu’il est possible de combler ces faiblesses ; car l’être humain est un être rationnel perfectible à l’infini.

La façon que certains philosophes de l’époque moderne ont eu d’aborder la mort, après destruction de la métaphysique et détournée de toute croyance, fut appelée nihilisme. Pourtant mal reçu, et parfois même par leurs propres confrères qui ne voient en lui qu’une folie auto-destructrice, ce courant peut au moins se targuer d’avoir la plus forte volonté de se rattacher au plus près de la réalité. Ces penseurs, cyniques à leurs heures, ont la présence d’esprit de lutter contre les méfaits engendrés par la croyance. Voyons ce qu’il en est du statut néantisant de la mort athée, avant que de véritablement nous plonger dans les œuvres de Schopenhauer puis de Nietzsche, ce qui constituera l’essentiel du propos de ce mémoire après cette longue introduction.

III Mort et nihilisme

« « Moi, je ne serai plus, mais qu’y aura-t-il alors ? Il n’y aura rien. Mais où serai-je donc, quand je ne serai plus ? Est-ce vraiment la mort ? Non, je ne veux pas. » [...] « Pourquoi ? Tout est égal » songeait-il, les yeux grands ouverts dans l’obscurité. « La mort. Oui, c’est la mort. Et eux tous, ils ne le savent pas, ils ne veulent pas le savoir. Ils jouent (il entendait à travers la porte des éclats de voix et des chants). Ça leur est égal, mais ils

⁴⁵ En vérité sa preuve de l’existence de Dieu se décompose en 3 démonstrations que l’on trouve dans les parties III et V des « *Méditations métaphysiques* », 1641.

⁴⁶ Nous savons que par prudence envers la censure, il dissimule partiellement ses idées nouvelles sur l’homme et le monde dans ses pensées métaphysiques, sous les bons conseils de son ami Galilée, qui s’est fait emprisonner en 1623 par les théologiens jésuites de l’Eglise catholique romaine pour avoir voulu défendre la thèse de l’héliocentrisme émise par Copernic, ce qui a beaucoup affecté Descartes, qui a jugé bon de vivre en accord avec son temps pour éviter les ennuis.

mourront aussi. Imbéciles ! Je pars le premier, et ensuite ce sera leur tour. Ils y passeront aussi. Mais ils se réjouissent maintenant, stupides animaux ! » »⁴⁷

La mort est fascinante dès le plus jeune âge. Les enfants ont l'intuition d'un symbole puissant et terrifiant à la fois. En l'évoquant, ils ont le sentiment de faire preuve de courage. Il n'y a qu'à les entendre jouer, souvent, quand ils se défont à accomplir un acte risqué, ils rajoutent « ...de la mort ». Le saut de la mort, le plongeon de la mort... A travers les jeux issus de leur imagination, ils ont ainsi l'impression de vivre comme un véritable aventurier, qui risque sa vie à chaque instant ; comme si la mort devenait un critère voué à accroître l'intérêt des choses. En effet, ne dit-on pas que ce qui est risqué est aussi excitant ? Là où le danger est présent et ressentie, le cerveau humain produit une substance agréable et addictive que l'on nomme l'adrénaline. Certains, après y avoir goûté, seront plus portés que d'autres à vouloir sans cesse la reproduire. Prenons un motard par exemple. A la vitesse où il est roule, il sera en permanence exposé à une mort quasi-certaine et violente de surcroît. Pourtant, il en a conscience et ce n'est pas ça qui va l'arrêter, car pour lui, la sensation de liberté qui s'en dégage et l'adrénaline que la vitesse lui apporte vaut bien ce risque. La vie n'est déjà pas grand chose, alors à quoi bon vivre si ce n'est pas pour réaliser ce qui fait battre notre sang, malgré ce qui pourrait arriver ? Peut-être que pour ces individus, qui ne vivent pas reclus et cloîtrés chez eux par peur de tout ce qui pourrait leur arriver réduisant ainsi leur existence à un ennui « mortel », c'est sûrement le fait d'avoir accepté le pire des scénarios qui leur permet de vivre à fond en accord avec leurs envies. S'il y a une chose que le nihilisme a hérité de la sagesse stoïcienne, c'est bien que l'être humain ne peut pas contrôler tout ce qui lui arrive⁴⁸. Ce qui doit arriver arrive. Le simple fait d'être vivant constitue un risque en soi, et un accident peut arriver n'importe quand. Alors, du moment que nous ne prenons pas des risques inconsidérés, autant vivre de façon risquée en faisant tout ce qui nous plaît. Quelle pourrait être l'importance de la durée d'une vie ? Le compteur final n'admet aucune différence entre les êtres humains. Et bien souvent, celui qui aura vécu plus longtemps mais avec la peur de

⁴⁷ « *La mort d'Ivan Illitch* », Léon Tolstoï, 1886.

48

« Souviens-toi que tu es comme un acteur dans le rôle que l'auteur t'a confié : court, s'il est court ; long, s'il est long. Il dépend de toi de bien jouer ton rôle, mais non de le choisir. » ; « Ne sais-tu pas que la source de toutes les misères de l'homme, ce n'est pas la mort, mais la crainte de la mort ? » : Epictète, extrait des « *Entretiens* ».

mourir, aura finalement moins apprécié son existence. La mort ne fait pas de calcul pragmatique, elle frappe au hasard. Si je lutte pour ma survie, le surgissement de ma mort ne sera jamais un choix ; autrement dit, elle ne dépend pas de moi, alors pourquoi devrais-je m'en faire ? Si je dois mourir, je mourrais puis voilà tout. Il n'y a rien de grave à cela, puisque de toute façon ça doit arriver un jour ou l'autre ; et finalement, les seuls à en éprouver de la tristesse sont ceux qui restent, car moi, je ne ressentirai plus rien en étant mort. Contrairement aux croyances populaires, il n'y a rien en la vie qui soit plus importante qu'une autre chose. Mourir jeune apparaît plus triste, mais en vérité ça ne change rien. En fait, il faudrait plutôt envisager la mort comme une délivrance. La mort ne sera jamais la pire chose qui puisse nous arriver.

Un peu plus haut, j'ai utilisé l'expression « ennui mortel ». Il est intéressant de remarquer que, si on analyse le langage, nombres d'expression utilisent la déclinaison du mot « mort », à tort, puisque de cette façon, elles minimisent son aspect fatal. En effet, on n'a jamais vu personne mourir d'ennui. Le suicide, même s'il est motivé par des influences extérieures, demeure un acte du libre-arbitre ; en d'autres termes, il ne pourra jamais s'avérer être une nécessité ; c'est pourquoi il est essentiel de le distinguer du sacrifice et de l'euthanasie, car seul le suicide va à l'encontre de la raison, et, de ce fait, n'est louable en aucune manière. C'est quelque chose que Kant avait déjà remarqué, le suicide est un manque au devoir de vivre qu'il nous incombe. Ainsi avons-nous des expressions telles que « mourir de rire », ou « mourir de faim ». En revanche, là c'est possible, mais ce n'est pas ce qu'elles désignent quand nous les utilisons ; elles jouent le rôle d'hyperbole.

On remarque que la fascination pour la mort demeure souvent à l'adolescence et donnera le goût à certains courants comme le métal en musique, ou le style gothique, où tout ce qui renvoie à la mort est apprécié, comme s'il y avait une espèce de culte de la mort. En vérité ces adolescents continuent de faire de la mort ; ou plutôt de la vie ; un jeu. N'est-ce pas d'ailleurs ce que veut signifier Schopenhauer quand il affirme que l'existence n'est qu'une comédie de mauvais goût.

Puis vient l'âge mûre, et là la mort devient une peur ; ou tout du moins une réticence, voire une appréhension ; pour la plupart d'entre nous. Sa conception pré-réflexive est totalement effacée, et je ne pense pas que ce soit dû à une exposition directe de la mort d'un autre être humain ; même si cette expérience peut se révéler traumatisante pour certaines âmes sensibles ; la mort n'a pas besoin de ça pour insinuer la terreur dans nos esprits. Notre seule

conscience y parvient par le biais de la réflexion ; un peu comme Descartes a trouvé en lui-même sa formulation du cogito, grâce à la mise en pratique du doute méthodique.

Cependant, en arriver à penser que tout est absolument contingent peut pousser à commettre des monstruosité ; mais quelle importance dirons-nous, puisque rien n'est transcendant, l'histoire n'existe pas. Si la vie n'est que souffrance, alors la mort est envisagée comme soulagement. Et puisque que le résultat sera le même pour tous, qu'importe de mener à la mort des êtres qui y sont de toute façon condamnés. Je ne veux pas ici défendre le choix de l'Allemagne nazie, mais je montre simplement quels sont les dangers d'une névrose engendrée par une pensée détournée du nihilisme. D'ailleurs, c'est pour cette raison qu'il faut bien faire la distinction entre le nihilisme philosophique et le nihilisme politique.

Qui y a-t-il en effet de plus effroyable que de découvrir que nous ne sommes rien, que cette conscience que nous n'avons pas choisi sera reprise, et qu'il ne restera que le néant, que tout tombera dans l'oubli ? Si on poussait au bout ce raisonnement, nous nous suiciderions tous. Mais puisque l'être humain est fait pour souffrir, il ne faut pas s'étonner que nous nous soyons accoutumés à cette souffrance quotidienne ; il faut bien croire que nous sommes masochistes par essence, puisque nous continuons à vivre. C'est quelque chose que Schopenhauer ne comprenait pas au sujet de l'humanité, lui qui a vécu sans assurer de quelconque descendance ; ce qui, selon lui, devrait le seul choix rationnel ; mais il en a conclu que seul le philosophe trouvait la force de résister à cette cruelle ruse de la Nature.

Si nous étions restés des primates appartenant au règne animal, la question ne se serait jamais posée. Mais il a fallu que nous soyions différents. Que pouvait-il nous arriver de pire que de prendre conscience de la mort ? C'est le prix à payer pour être au sommet de la chaîne alimentaire. C'est cette peur de la mort qui nous dévore en réalité. Le choix de Schopenhauer n'est pour moi qu'un suicide spirituel ; le choix de ne pas prolonger la Vie. Mais peu importe l'effroi de la pensée. Puisque nous sommes doués de raison, autant nous en servir jusqu'au bout.

La mort est désagréable à vivre. Mais là, ça ne concerne que ceux qui sont ses spectateurs particuliers. La mort est désagréable à atteindre. Et là, ça concerne ceux qu'elle a invités à danser avec elle. La raison en est simple. Le corps. Le corps est fait pour survivre ; le paradoxe dans cette histoire, c'est qu'il se dégrade de l'intérieur, et que de toute façon il va mourir. Alors nous mourons avec résistance, ce qui rend la chose désagréable, parce que le corps s'oppose biologiquement à sa mort, et c'est pourquoi nous souffrons durant nos dernières heures. Toutefois, cette souffrance n'est pas absolument nécessaire pour soi, car si le

sujet est inconscient, certes le corps souffre, mais en silence ; il n'y a pas de conscience pour recevoir la souffrance. Il semble cependant, lorsque la mort est imminente, que toute la peur que nous avons enfui au fond de nous-même, ou que nous pensions avoir combattu, ressurgisse dans les derniers instants avec toute la souffrance qui s'en accompagne. On dit d'ailleurs – je ne l'ai pas vécu personnellement, mais on me l'a témoigné – qu'en observant quelqu'un en train de mourir, on peut observer toute la peur et la détresse dans ses yeux, et qu'à ce moment ultime où la conscience est sur le point de quitter le corps, on s'aperçoit que c'est le néant qui se trouve derrière la mort⁴⁹ ; il n'y a plus rien, on peut le pressentir, et c'est ce qui nous effraie tant. La mort, quelque soit sa façon de procéder, demeurera un phénomène brutal en soi.

On ne pourra jamais aller plus loin pour prétendre dire plus ce qu'est la mort ou ce qu'il y a derrière, comme pour tenter de confirmer telle ou telle croyance, car le reste ne sera que de la spéculation. Les expériences de mort imminentes⁵⁰ ne sont que des illusions insufflées par le corps lui-même, qui libère des substances chimiques au niveau du cerveau afin de faciliter la mort. La nature est ainsi faite. Les études menées sur les E.M.I. n'ont jamais pu démontrer quoique ce soit qui tiennent scientifiquement la route ; d'autant que la plupart se produisent sur une table d'opération, intégrant une variable par l'administration de drogues par les médecins, ce qui vient fausser les résultats d'une soi-disant révélation. Même si ça reste très intéressant, notamment sur ce que ça peut nous apprendre sur le complexe fonctionnement de la formidable machine qu'est notre corps, ça ne nous apprendra jamais rien sur ce qu'il pourrait y avoir après la mort ; ce n'est jamais qu'un mélange de biologie et de psychologie. Si on ne prend pas en compte la définition médicale de la mort, on peut en effet penser qu'il est possible de revenir de la mort, mais en vérité, il n'en est rien. La mort médicale se définit par le point où la conscience ne pourra plus revenir à elle-même. Ce point est situé à 20 minutes consécutives d'arrêt des battements du cœur et de la respiration. On estime qu'au-delà, et ce grâce aux expériences de la pratique, le cerveau a subi des dommages irréversibles qui ne lui permettront pas de reprendre conscience. Même si les fonctions vitales repartent, nous n'aurons qu'un corps, ce que nous appelons vulgairement « un légume », et cela n'a strictement aucun intérêt. Donc on peut parler de mort seulement si les fonctions vitales sont détruites ; car la réciproque n'est pas vraie, il ne peut y avoir d'état de conscience

⁴⁹ Dans le film « *Le septième sceau* » (*Det sjunde inseglet*) de Ingmar Bergman (1957) : Révélation que le chevalier fait à son écuyer en observant une enfant brûler vive, ce après quoi il cessera de croire en Dieu et en les inepties de la religion chrétienne.

⁵⁰ Appelées E.M.I. (expérience de mort imminente) ou encore N.D.E. (near death experience).

indépendamment du corps ; ou si le cerveau, siège de la conscience, est définitivement hors d'état de fonctionner. En dehors de ces conditions, il est abusif de parler de mort ; nous devrions seulement parler d'inconscience. Donc personne ne revient de la mort ; elle est irréversible.

Tout ce qu'une personne revenue d'une E.M.I. pourra nous dire de ce qu'elle a vu ne correspondra qu'à des images de son subconscient, sans aucune réalité afférente. Seule la conscience qui s'éteint saura s'il advient quelque chose d'elle, alors il est absolument inutile d'être triste ou heureux pour elle, et inutile de spéculer sur ce qu'il y a après la mort. Je me tairai sur ce sujet, même si je pense qu'il est fort probable qu'il n'y ait rien, il y a en mon esprit comme en chacun une espèce de résistance à cette idée, ce qui peut m'empêcher d'être objectif. Les choses ne sont pas ce qu'on voudrait qu'elles soient. Tout le monde voudraient qu'il y ait quelque chose après la mort. Et là, je vais retourner l'argument du pari de Pascal. Le mieux reste d'envisager le pire, c'est-à-dire le néant. Si nous avons raison, au moins nous n'aurons pas vécu dans l'ignorance d'avoir entretenu inutilement une illusion, et nous ne serons pas désagréablement déçu ; si toutefois cela se peut. Mais si nous avons tort, alors nous aurons une belle surprise, et si pour cette raison nous jugeons avoir mal vécu, alors nous aurons tout cet « après » pour nous rattraper. En fait, si on suit la théorie de l'évolution, il n'est absolument pas logique que nous ayons une âme, car nous ne sommes rien d'autre que des animaux doués d'une raison. Ou bien, il faudrait admettre que les animaux ont aussi une âme. Partant de là, c'est-à-dire de nos origines naturelles, pourquoi aurions-nous le droit à une espèce de paradis, comme nous le promet la religion, plus que tous les autres être vivants ? Ce n'est pourtant pas de leur faute aux animaux, si leur conscience n'est pas suffisamment développée pour leur permettre de pratiquer la religion. Ça paraît ridicule, n'est-ce pas ? C'est encore une spéculation humaine. Ou alors il faudrait admettre que l'âme s'est spontanément générée dans une espèce de primate humanoïde pour faire de lui un être humain, au beau milieu de l'évolution de l'espèce, ce qui paraît injuste pour les autres espèces ; et ça implique l'idée saugrenue qu'il y aurait une volonté derrière ce plan machiavélique. On parlera plutôt d'esprit et ça désigne l'autonomie de notre conscience, mais il est inéluctablement lié à notre corps, dans le sens où c'est le développement de notre cerveau qui a permis ce genre de conscience. Par conséquent, il est clair qu'à notre mort, tout comme nous perdrons la capacité de mouvoir nos membres, nous perdrons la capacité de penser, puisque le cerveau sera hors-service. Si on suit l'ego cogito de Descartes, il est clair que toute pensée affirme l'existence, mais il est aussi clair qu'après la mort, il n'y aura plus de pensée du tout ; pourtant Descartes

pensait que la pensée, indépendante du corps, lui survivrait, peut-être parce qu'il croyait en l'existence de l'âme. Sincèrement, peut-on réellement fonder une philosophie sur des croyances ? C'est quelque peu contradictoire. La philosophie veut mettre au jour la vérité, et donc lutter contre toute forme de croyance. Les croyants pourraient me répondre que ce qui ne peut être prouvé, ne peut alors que faire l'objet de la croyance, et ce n'est pas pour autant que ça n'existe pas. Certes, mais alors je leur répondrai avec l'argument de Ludwig Wittgenstein : « ce dont on ne peut parler, il faut le taire »⁵¹.

Donc le corps s'oppose à la mort, et comme si ce n'était pas une barrière naturelle déjà suffisamment difficile à surmonter, vient l'esprit qui s'en mêle en exprimant sa peur de la mort, ce qui fait de notre existence un véritable enfer.

On s'accroche naturellement à la vie, on ne lâchera jamais l'affaire, on luttera pour vivre encore un peu plus jusqu'au bout, on arrachera tous les moments de vie que l'on pourra, jusqu'à ce que, résignés, nous lâchions prise. Apprendre à lâcher prise, c'est une des vocations du nihilisme. Quand on est malade depuis longtemps et qu'on a le temps de voir la mort venir, ce n'est plus elle qui nous fait peur ; c'est l'espoir dans les yeux de nos proches. Oui, ils assisteront à notre mort, et oui, ils seront tristes et devront surmonter cette épreuve parce qu'ils ne savent pas comment la gérer autrement que par la tristesse. Alors d'un coup on se sent coupable, mais nous, tout ce qu'on veut, c'est enfin en finir, parce qu'avec une longue maladie, les derniers moments ne sont que souffrances, dans tous les sens du terme. Cette souffrance n'est pas transcendante, alors personne ne comprendra notre choix de raccourcir notre existence, encore moins nos proches, pourtant c'est un choix qui restera rationnel. On n'accompagne pas dans la mort, on y assiste simplement. Quand dans ces cas le malade nous fait la demande de l'aider à mourir, le mieux que nous pouvons faire, c'est encore de l'aider à mourir. Il n'y a rien d'enviable à la brutalité d'une mort naturelle, donc rien de mal à la faciliter pour autrui.

La vie n'est qu'un gigantesque cinéma où déambulent des morts en puissance. Vous connaissez tous ces jeux d'arcade où le seul but est de faire le meilleur score possible, mais où l'on ne peut pas gagner, parce que le jeu est fait de telle façon que le joueur finira forcément en *game over*. Pour certains, ces jeux n'ont aucun intérêt, pourtant ils sont tellement proches de notre vie. Nous n'atteignons pas tous le même « score » ; en effet certains meurent jeunes, d'autres vieux ; mais nous finissons tous en *game over*. Ceux qui n'aiment pas ce genre de

⁵¹ Argument présent dans son « *Tractatus logico-philosophicus* », 1921.

jeux, parce qu'ils les trouvent inutiles, ne voient pas les choses en face, ils recherchent une forme d'éternité ; pourtant, la vie aussi est inutile. Pour ma part, ce sont des jeux qui ont quelque chose de frustrant et d'excitant à la fois. Si tôt que l'on en a fini, on a envie de recommencer pour faire encore mieux, mais à chaque fois nous mourrons insatisfait car ce n'est jamais assez. Le score ne sera jamais assez haut pour satisfaire le joueur de sa partie, il restera l'éternel perdant, et paradoxalement, il a cette addiction de recommencer encore et encore. En y réfléchissant, on pourrait croire que c'est une perte de temps, mais après tout, ce n'est qu'une parodie de notre vie.

C'est parce que je suis mortel que je souffre mais aussi que je jouis. Sans la mort, rien n'aurait le même goût. C'est parce que chaque instant peut être le dernier qu'il sera unique pour moi ; en cela les dieux ne peuvent que nous envier.

La vie humaine peut bien sembler être une erreur de la nature, mais nous retournerons au néant d'où nous sommes issus, et cela peut paraître cynique, mais autant le prendre comme une blague. Je préfère me voir comme un héros qui lutte dans une arène emplit de zombies, et qui luttera jusqu'au bout, pour atteindre le meilleur score en s'amusant et ainsi vivre sans regret, sachant pertinemment que la horde de zombie sans fin finira par me submerger⁵². Je le sais depuis ma première partie, et pourtant, ça ne m'empêche pas de jouer encore et encore avec la même excitation, la même adrénaline. La vie n'est qu'une aliénation. La mort en est la résolution. Il n'y a pas d'autres moyens de résoudre la névrose.

Si la solitude est indéfectible pendant l'existence, seule la mort pourrait avoir la possibilité de mêler nos esprits et d'effacer la solitude inévitable de la vie. Ensemble, chacun notre tour, nous rejoindrons ce gigantesque cosmos constitué de toutes les vies. La solitude ne sera plus qu'un lointain souvenir. Telle que nous le concevons, il faudrait presque dire que c'est la mort qui nous fera retourner à la Vie, car enfin nous serons Un, dans une espèce de supra-matière uni qu'est la Nature⁵³.

« J'ai pas envie d'être l'esclave à perpétuité de mon réveil matin. Moi je veux pas rêver ma vie. Je veux pas, à chaque fois que je passe devant une vitrine me dire, tiens il me

⁵² Je fais ici référence à un jeu d'arcade « *Kino der Toten* », qui est en fait un mode du jeu « *Call of duty : Black ops* », où il s'agit simplement de survivre le plus longtemps possible.

⁵³ C'est notamment la conception de la mort qui est développée dans le film « *Avatar* » de James Cameron (2008).

faudrait dix mois de boulot pour me payer telle ou telle chose, non. [...] On vit dans un monde d'exploiteur, mais moi j'ai besoin de personne. [...] Franchement, je crois pas que je vieillirai beaucoup. Ils vont finir par m'abattre, je vais mourir. C'est normal, c'est logique ; c'est la suite. [...] Je serai mort les armes à la main, même si, peut-être, et ça j'en sais rien, j'aurai pas eu le temps de m'en servir. Mais au moins je serai allé jusqu'au bout...et c'est déjà pas mal, d'aller jusqu'au bout [...] Tout ce que je sais, c'est que je suis dans une cellule dont on ne s'évade pas. »⁵⁴

Appendice sur la détérioration du corps

En tant qu'être humain, on a le devoir de survivre face à tout ce qui pourrait attenter à notre vie ; c'est-à-dire de se battre contre la maladie, soigner ses blessures et se défendre contre l'agresseur, quelles que soient les souffrances que cela implique ; mais en revanche, la dignité humaine n'est en rien altérée lorsque l'on ne contribue pas à optimiser sa longévité en retardant le plus tard possible la mort naturelle. L'homme va mourir de toute façon. Tant qu'il ne s'agit ni d'un abandon ni d'un suicide, il lui appartient au contraire de mener sa vie comme il l'entend. Un homme sera digne de vivre comme un homme quand il vivra sans aller vers sa mort naturelle à reculons. Les faux jugements moraux concernant la prise de drogue et l'alcool n'ont donc rien de philosophique ; ils appartiennent au libre-arbitre. Si un homme pense que boire peut apaiser la souffrance de sa vie ; car on souffre tous de toute façon ; alors on ne peut lui objecter, c'est un choix qui lui appartient. Après tout, on ne gagnera rien de plus après la mort pour avoir endurer pleinement la souffrance. Quant à la durée de vie raccourcie à cause de ce genre de pratique ; tout dépend de la valeur que l'homme accorde à ses dernières années de vie, qui de toute façon, sont loin d'être les plus réjouissantes. A partir du moment où cette pratique ne conduit pas à une perte de dignité – l'état de manque peut mener à la déchéance – ni ne constitue un risque immédiat pour sa propre vie, nul ne devrait avoir le droit de dénigrer ce genre d'habitude ; tout est dans la modération. Ainsi, même si ça contribue à détruire notre corps, ça peut devenir un plaisir qui se défend. Qui sommes-nous

⁵⁴ Paris, juillet 1978, interview de Jacques Mesrine et enregistrement qu'il a laissé à sa compagne, paroles que l'on retrouve dans le film « *L'ennemi public numéro un* » de 2008.

pour prétendre dire à quelqu'un qu'il ne devrait pas boire ou qu'il le regrettera un jour ? C'est une autre façon de vivre la vie que l'on nous a infligé.

Ouvrages étudiés

-Arthur Schopenhauer, « Le monde comme volonté et comme représentation », traduit par A. Burdeau, 6^{ème} édition.

-Arthur Schopenhauer, « Pensées et fragments », traduit par J. Bourdeau, 16^{ème} édition.

-Friedrich Nietzsche, « Par-delà bien et mal », traduit par H. Albert, 10^{ème} édition.

-Friedrich Nietzsche, « Le gai savoir », traduit par H. Albert.

Ouvrages de référence

Philosophie :

-Marcel Conche, « La mort et la pensée », éditions de Mégare, 1973

-Platon, « Phédon », éditions GF

- Louis-Vincent Thomas, « Anthropologie de la mort », Payot, 1975
- Philippe Verstraten, « Le soi et la mort incarnée », Osiris, 1993-1994
- Vladimir Jankélévitch, « La mort », Flammarion, 1977
- Emmanuel Lévinas, « Le temps et l'autre », Quadrige, 7^{ème} édition, 1998
- Emmanuel Lévinas, « Dieu, la mort et le temps », Grasset et Fasquelle, 1993
- Martin Heidegger, « Nietzsche »
- Martin Heidegger, « Être et temps »
- Martin Heidegger, « La dévastation et l'attente », Gallimard, 2006
- Emmanuel Kant, « Les fondements de la métaphysique des mœurs »
- Deleuze, « Nietzsche et la philosophie »
- Albert Einstein, « Comment je vois le monde »
- A. Foucher de Careil, « Hegel et Schopenhauer, études sur la philosophie allemande moderne »
- Charles Andler, « Les précurseurs de Nietzsche »
- Hichem Messaoudi, « Heidegger et Nietzsche : La présence de Nietzsche dans la philosophie de Heidegger du début jusqu'aux *Beiträge zur Philosophie* » (thèse, Université Laval, Québec, 2006)
- M. Seong Ryong Kim, « Recherche sur “Le monde comme volonté et comme représentation” de Schopenhauer : Les problèmes philosophiques posés par les souffrances de la vie humaine » (thèse, Université de Strasbourg, le 15 octobre 2011)

Littérature :

- Maurice Blanchot, « L'instant de ma mort »
- Maurice Blanchot, « L'arrêt de mort », Gallimard, 1948
- Jean-Paul Sartre, « Le mur », Gallimard, 1954
- Léon Tolstoï, « La sonate à Kreutzer »
- Léon Tolstoï, « La mort d'Ivan Illitch »
- Albert Camus, « L'étranger »
- Kyoichi Katayama, « Un cri d'amour au centre du monde »
- Féodor Dostoïevski, « Crime et châtiment »
- Féodor Dostoïevski, « Les frères Karamazov »

Poésie :

- Philip Larkin, « This be the verse », 1971

Cinéma :

- Les contes de Terremer, de Gorô Miyazaki (2006)
- Fight club, de David Fincher (1999)
- Le septième sceau (*Det sjunde inseglet*), Ingmar Bergman (1957)
- Ghost in the shell 1 et 2 (1995 et 2004)

Articles :

- Angèle Kremer-Marietti, « Le Nietzsche de Heidegger – sur la volonté de puissance »
- Jean-Luc Marion, « De la « mort de Dieu » aux noms divins – l’itinéraire théologique de la métaphysique »
- Patrick Poirier, « De l’infigurable visage ou d’un langage inconnu chez Lévinas et Blanchot »
- Patrick Poirier, « À Demeure : le lire comme un hôte »
- Frédérique Toudoire-Surlapierre, « Derrida, Blanchot, « Peut-être l’extase » »
- Anne-Marie Bélanger, « La division de l’instant : lecture de L’instant de ma mort de Maurice Blanchot »
- Alain de Benoist, « Heidegger, critique de Nietzsche. Volonté de puissance et métaphysique de la subjectivité »
- APPRENDRE À VIVRE ENFIN de Jacques Derrida. Entretien avec Jean Birnbaum
Galilée / Le Monde, « La philosophie en effet », 55 p.
- Eric Hoppenot, Maurice Blanchot et l’écriture fragmentaire : “ le temps de l’absence de temps ”
- Claude Lévesque, « L’impossible mort de Blanchot », Ouvrage recensé : Parages de Jacques Derrida, Galilée, « La philosophie en effet », 270 p.
- Hervé Bonnet, «L’opacité ontologique de la transparence chez Heidegger», *Revue Appareil* [En ligne], Numéros, Revue Appareil - n° 7 - 2011
- Ginette Michaud, « Parler, la mort dans l’âme », Ouvrage recensé : The Work of Mourning / Jacques Derrida de Pascale-Anne Brault et Michael Naas (edit.), The University of Chicago Press, 262 p.
- Catherine Malabou, « L’imprenable en question ou se prendre à mourir »
- Kenneth E. Vail III, Jacob Juhl, Jamie Arndt, Matthew Vess, Clay Routledge and Bastiaan T. Rutjens, “**When Death is Good for Life: Considering the Positive Trajectories of Terror Management**”, in *Personality and Social Psychology Review*, le 5 avril 2012.
- Kenneth E. Vail, Zachary K. Rothschild, Dave R. Weise, Sheldon Solomon, Tom Pyszczynski and Jeff Greenberg, “**A Terror Management Analysis of the Psychological Functions of Religion**”, in *Personality and Social Psychology Review*, le 25 novembre 2009.

Lien :

- <http://agora.qc.ca/thematiques/mort/>

Télévision :

- Série américaine « *Dr House* », saison 4, épisode 16.
- « *Dr House* », saison 8, épisode 22.
- Série documentaire « *L’Égypte des pharaons* », épisode 10 : « *La mort et le voyage vers l’immortalité* » et épisode 50 : « *Mort et renaissance sur les rives du Nil* ».

Remerciements

Pour la réalisation de cette première moitié de mémoire, je tiens tout d'abord à remercier ma directrice, Natalie Depraz, qui a su recadrer un plan trop chaotique, ce qui m'a permis d'avancer tout au long de cette première année avec un bon départ. Moi qui écris plutôt au fil de la pensée sans me préoccuper de la structure, je peux dire que son apport méthodologique m'a vraiment aidé à démarrer l'écriture de ce mémoire.

Pour la toute première relecture de mon avant-propos, je voudrais également remercier Philippe Fontaine, à qui je dois quelques conseils quant à la forme, de nombreuses références fortes utiles à mes recherches, et bien sûr, la correction de quelques fautes et tournures tout de même.

Je voudrais remercier Emmanuel Faye pour les échanges fructueux que nous avons eu sur la question de la légitimité du nihilisme, et pour l'ouvrage « *La révolution du nihilisme* » de Hermann Rauschning, qu'il tient de son grand-père, et qu'il a bien voulu me confier. Cela m'a notamment permis d'y voir plus clair sur la différence radicale entre nihilisme philosophique et nihilisme politique.

Je voudrais remercier M. Romanski pour l'intérêt qu'il a démontré à l'égard de mes recherches, et à qui je dois la très intéressante référence poétique de la bibliographie. Je voudrais également remercier Mme Muzafst, rencontrée à Istanbul lors du colloque à l'université de Galatasaray, et dont l'intérêt porté à mes recherches, à une période où j'avais hésité à les abandonner, m'a profondément touché et m'a sérieusement redonner envie de les achever.

Enfin, je tiens à remercier mon grand frère, que je sais passionné par la culture de l'Egypte Ancienne et ferru de la littérature qui s'en accompagne, qui a bien voulu relire le brouillon d'une partie entière, ce qui m'a permis de corriger certains manques et certaines imprécisions.

Le travail de recherche est un travail collectif. Il est clair que, sans l'aide et la contribution de toutes ces personnes à mes recherches, ce présent mémoire n'aurait jamais vu le jour.